

# Rénovation du secteur Château-Rouge : c'est parti !

Page 6



## DU MOIS

MENSUEL D'INFORMATIONS LOCALES - JUILLET-AOÛT 1996  
N° 20 - 12 FRANCS - 7 rue du Ruisseau, 75018 Paris. Tél. (et fax) 42 59 34 10.

## CE QUE SERA LE NOUVEL HÔPITAL BRETONNEAU

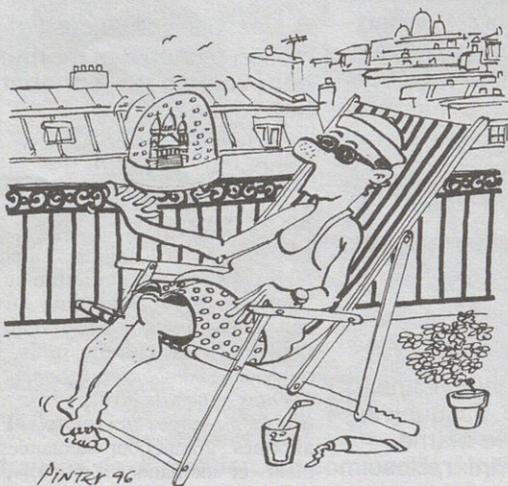
- La démolition de l'ancien hôpital a commencé.
- Le nouvel hôpital (245 lits de gériatrie) ouvrira à la fin de 1999.

Page 3

## Histoire : Quand Brel, Brassens, Béart et Cie débutaient rue Coustou

Page 17

Attention ! Le 18e du mois ne paraîtra pas en août. le prochain numéro sera en vente début septembre. Bonnes vacances !



AINTREY 96

## Les Abbesses en pleine mutation

Page 12

Une association d'aide aux  
victimes dans le 18e

Page 4

Rue Myrha : une vraie  
Cour des Miracles

Page 5

## Les 261 pétanqueurs de la Porte Montmartre



Page 11



Christian Admin

## La fête au Village Guy Môquet : le carnaval des enfants

Voir page 20 : Ça s'est passé en juin

Fol 50 32713 D1

## IMAGES DU 18e Les photos de nos lecteurs

### Du côté de la Chapelle

Nous avons choisi ce mois-ci une photo d'Isabel Pita, qui habite impasse de la Chapelle et qui vient de passer son bac «Arts graphiques». La photo a été prise rue Philippe de Girard.

Chaque mois, rappelons-le, nous publions en cette page une photo envoyée par un lecteur, choisie pour son intérêt artistique, ou son caractère drôle, pittoresque ou dramatique... Aucune exigence spécifique quant à la forme (les photos en couleurs sont acceptées - mais seront reproduites en noir et blanc). Seules conditions : la photo doit avoir, d'une façon ou d'une autre, un rapport avec le 18e et il doit s'agir d'une photo originale, œuvre de la personne qui nous l'envoie. L'auteur aura droit à un abonnement gratuit de six mois pour la personne de son choix.



COURRIER

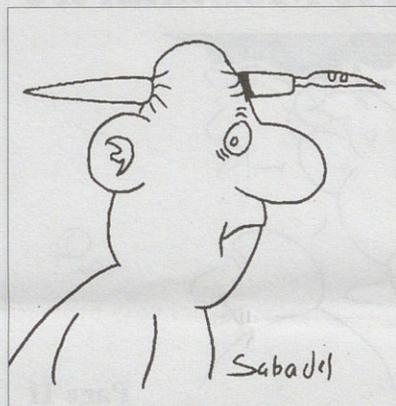
COURRIER

COURRIER

COURRIER

COURRIER

COURRIER



### Un point de vue sur le Conservatoire

«Parent ayant des enfants au Conservatoire de musique du 18e, je voudrais compléter votre enquête sur cette institution par quelques remarques critiques dont je peux vous assurer qu'elles sont partagées par plus d'un.

L'apprentissage de la musique y repose sur un travail régulier et important, qui peut facilement atteindre une heure quotidienne. L'enseignement vise à ne savoir jouer que ce qui est écrit, à l'exclusion de toutes autres approches fondées sur l'oreille, le rythme ou l'imagination. Ces approches différentes n'excluent pourtant pas la rigueur, rigueur que les professeurs du conservatoire confondent avec discipline. A cela s'ajoute du

travail en solfège en sus de l'heure et demi de cours hebdomadaire (votre journaliste indique «une heure» ; croyez bien que les enfants, eux, font la différence...).

Quelles familles sont capables de supporter une telle exigence ? En sachant que chaque année se conclut par un examen couperet sans appel, dont la sanction en cas d'échec est l'exclusion ou le redoublement ? Réponse : celles qui ont les moyens d'encadrer de près leurs enfants en ayant non pas nécessairement une culture musicale comme le prétend le directeur dans votre article, mais essentiellement une culture scolaire supérieure. Il en résulte que la clientèle du conservatoire est nettement aisée. Joli paradoxe quand on sait que les frais annuels y sont trois fois moins chers que ceux des cours non subventionnés ! Cela éclaire aussi le fait que le rock et le rap, comme vous le dites, y soient méprisés.

Le conservatoire ne recherche pas l'épanouissement de la créativité ou le développement de l'expressivité : on fait de l'enfant un bon petit soldat de la partition. Cela est si vrai qu'écoles et professeurs privés de l'arrondissement reçoivent souvent, comme élèves, des gens qui après quelques années ont quitté le conservatoire, non pas sur un échec, mais dégoûtés par

une pédagogie qu'ils jugent musicalement académique et socialement élitiste. Mais je me demande si ce n'est pas cela - le prestige - que recherchent certains parents lorsqu'ils inscrivent leurs enfants au conservatoire...»

J.P.

### Défilés de touristes sur la Butte

«Permettez-moi de vous féliciter de la pertinence de votre article sur la circulation des autocars dans les rues de la Butte (Le 18e de mai). La circulation des touristes nous pose aussi, villa Daucourt, 500 résidents face au théâtre de l'Atelier, certains problèmes : ces «groupes organisés» issus des autocars stationnant boulevard Rochecouart montent et descendent, telles des chenilles processionnaires, les rues des Martyrs, Daucourt, des Trois Frères, Steinkerque, Chappe, etc., sous la houlette de leurs accompagnateurs, collés les uns aux autres, chaque week-end. Véritable plaie pour les résidents, ils ne présentent aucun intérêt pour les commerçants, auxquels l'un d'eux achète parfois une banane ou un coca pour six. Peut-être laissent-ils quelques piécettes aux environs de la place du Tertre, avec des m<sup>3</sup> de papiers gras.

Vous auriez dû les distinguer des

rare touristes individuels flâneurs qui, seuls, présentent un intérêt économique pour le commerce du secteur.

Le Montmartrobus ne sert qu'au trafic domestique des riverains, en raison de son débit infime. La solution est de diversifier les zones de stationnement des cars, hors de celle déjà saturée, quitte à demander aux intéressés de faire un trajet plus important à pied. Du fait de sa structure villa-géographique (petites rues étroites et sinueuses, trottoirs de 1,50 m), Montmartre s'apparente au Mont-St-Michel... où les cars sont cantonnés sur la digue.

A ce propos, je vous indique que ce n'est pas le préfet de Paris (avenue Daumesnil), mais le préfet de police (boulevard du Palais) qui est en charge des problèmes de circulation.»

J. Dauby

## PETITES ANNONCES

● L'association Accueil et Promotion recrute des **moniteurs bénévoles pour alphabétisation** rentrée 96.

Tél : Centre social 28, rue de Laghouat, 42 59 26 89.

### NOS TARIFS

10 F la ligne de 40 signes. Supplément de 50 F pour une domiciliation au journal. Pour être publiées le mois suivant, les annonces doivent nous parvenir **au plus tard le 18 de chaque mois**, sous les rubriques : *immobilier, logement ; emploi ; ventes et achats divers ; troc ; associations ; messages personnels*. **Pour nos abonnés** : gratuit pour «demandes de logement» et «demandes d'emploi», 50 % de réduction dans les autres rubriques.

**Le 18e du mois est édité par l'Association des Amis du 18e du mois, 7, rue du Ruisseau, 75018 Paris. Tél. (et fax) 42 59 34 10.**

L'équipe de rédaction (entièrement bénévole) :

Christian Adnin, Bernard Ailloud, Christelle Antoine, Dan Aucante, Bernard Boudet, Noël Bouttier, Christine Brethé, Abdelhak Briki, Claire Cartier-Cottin, Bertrand Combaldieu, Jean-Marie Corvaisier, Jacqueline Gamblin, Sylvain Garel, Isabelle Goux, B. Jamil, Chantal Juan, Marie-Pierre Larrivé, Françoise Marrié, Daniel Maunoury, Noël Monier, Thierry Nectoux, Claude Nègre, Jean-Claude Noyé, Patrick Pinter, Rose Pynson, Olivier Raynal, Silke Rotzoll, Sabadel, Jean-Yves Sparfel, Michèle Stein, Claude Thomas.

# Travaux de démolition commencés à Bretonneau : le nouvel hôpital devrait ouvrir fin 1999

La démolition des bâtiments de l'ex-hôpital Bretonneau, rue Joseph de Maistre, a commencé. Seuls seront conservés les murs des pavillons côté rue Carpeaux. Un hôpital gériatrique «pilote» ouvrira ses portes fin 1999 sur ce terrain.

Cette fois, ça y est : on abat les bâtiments de l'ex-hôpital Bretonneau, désaffecté depuis 1988. Les travaux de démolition ont commencé dans la première semaine de juin. Avec la consolidation du sous-sol (compte tenu de la nature du terrain, sur d'anciennes carrières de gypse) et la préparation des terrassements, ils dureront huit mois.

Cependant les bâtiments situés sur la rue Carpeaux auront la chance d'être conservés : du fait de leur aspect architectural et de leur importance pour le «style» du quartier (et bien qu'ils ne soient pas classés «monuments historiques»), la Direction des Bâtiments de France a demandé à l'Assistance publique de ne pas abattre leurs murs ; on n'en fera que l'aménagement intérieur.

## 245 lits d'hôpital pour les personnes âgées des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup>

C'est l'Assistance publique de Paris, c'est-à-dire la direction des hôpitaux, qui est propriétaire de ce terrain en forme de triangle, entre la rue Carpeaux, la rue Etex et la rue Joseph de Maistre. Dans la partie qui forme la base du triangle, elle va créer, comme nous l'avons déjà indiqué, un hôpital de gériatrie, c'est-à-dire spécialisé dans les soins aux vieillards. Dans la pointe du triangle elle construira des logements destinés à ses personnels ; le programme de cet ensemble de logements n'est pas encore défini.

L'hôpital gériatrique, lui, devrait ouvrir en décembre 1999. Il est destiné à couvrir les besoins des 17<sup>e</sup> et

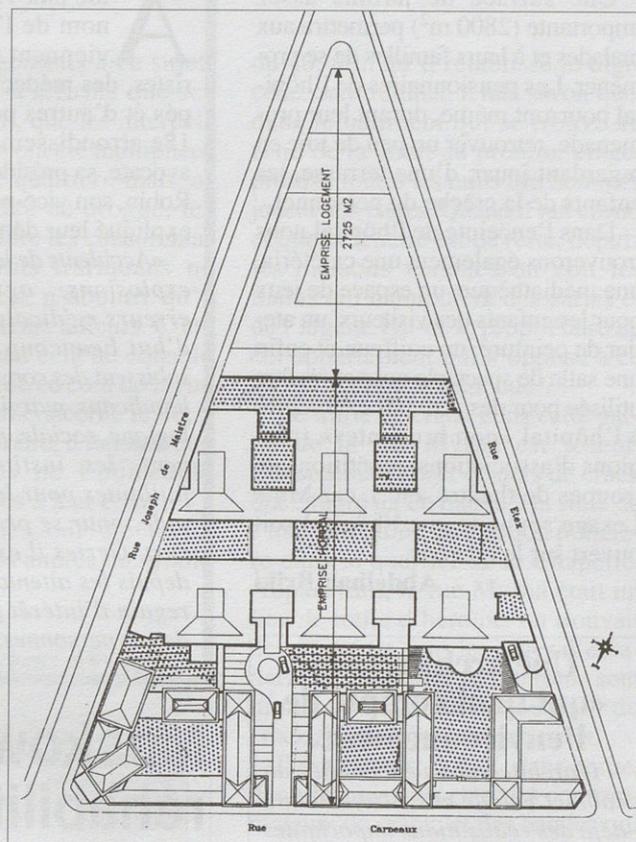
18<sup>e</sup> arrondissements. Compte tenu de l'allongement de la durée de vie, il est certain qu'il y a là une demande importante en structures d'accueil. Aujourd'hui, a expliqué au cours d'une conférence de presse M. Cordier, directeur de l'Assistance publique, «une habitante âgée du 18<sup>e</sup> arrondissement qui se fracture le col du fémur est envoyée en urgence à l'hôpital Bichat, mais ensuite transférée dans un hôpital éloigné, à l'extérieur de Paris, faute d'établissement approprié à proximité.»

Nous avons rencontré Mme Isabelle Lesage, qui en assurera la direction. C'est une femme jeune, à la voix douce, qui s'annonce attentive à la qualité de l'accueil des personnes âgées. Elle a commencé il y a près de deux ans en allant voir ce qui existe de mieux en matière de gériatrie dans des pays étrangers, en Grande-Bretagne, en Belgique, aux Pays-Bas, au Canada afin d'en tirer des leçons, et elle a supervisé, avec toute une équipe, l'élaboration du projet. Deux cents personnes, de l'Assistance publique mais aussi des quartiers concernés (associations de médecins, d'aides à domicile, responsables de maisons de retraite, etc.) ont participé à la réflexion.

## Un centre d'information et de conseil pour les familles

L'hôpital comportera 245 lits accueillant les personnes âgées gravement malades (et qui, pour certaines d'entre elles, resteront là jusqu'à leur mort) ou accidentées. Ces lits seront répartis entre deux hôpi-

Sur ce terrain en forme de triangle, le futur hôpital gériatrique occupera la base, côté rue Carpeaux. En gris, les surfaces aménagées en jardins ou plantées d'arbres. La pointe du triangle sera consacrée à un programme de logements.



taux de jour, lits de soins palliatifs, de court et moyen séjour, et enfin de soins de longue durée.

En outre, trois équipes mobiles basées à l'hôpital, composées de médecins et de personnels spécialisés en gériatrie, pourront intervenir à la demande dans les maisons de retraite des environs, assister les médecins de quartier, etc... Il y aura également un Centre d'information et de conseil, ouvert aux familles de personnes âgées tous les jours de 8 h à 20 h. Ce sont deux initiatives tout à fait nouvelles en France.

Enfin, il restera, dans les bâtiments conservés côté rue Carpeaux, des locaux pour lesquels, dit Mme Lesage, «on recherche une autre activité complémentaire à celle de l'hôpital, peut-être un centre de recherches».

350 personnes, spécialement formées pour ce travail très particulier, formeront l'effectif : personnel de soins, de restauration et d'entretien. Les appels de candidatures au sein du personnel de l'Assistance publique ont été lancés. «Je reçois beaucoup de coups de téléphone d'anciens de l'hôpital Bretonneau qui souhaitent y revenir», nous dit Mme Lesage.

Les unités de soins seront organisées en «maisonnées» de quinze lits, en deux chambres doubles et onze individuelles autour d'un «lieu de vie» central comportant salon, salle à manger, cuisine. Une «maîtresse de maison» assurera la responsabi-

té de chaque «maisonnée». Aucune chambre de malades ne donnera sur le cimetière Montmartre voisin.

Dans ce projet, les familles seront

(Suite page 4) ▶

## Les ateliers d'artistes de l'Hôpital éphémère : quelques mois de sursis

Les ateliers d'artistes de «l'Hôpital éphémère», qui sont logés actuellement (avec l'accord de l'Assistance publique, bien sûr) dans les pavillons de Bretonneau situés sur la rue Carpeaux, espèrent pouvoir rester là encore quelques mois. Leur bail expire fin septembre, mais pourrait être prolongé jusqu'au début des travaux dans ces pavillons.

Cependant, on leur demande de rendre dès maintenant une partie des locaux : en effet, l'Armée du Salut, qui hébergeait des sans-abri dans les pavillons situés à l'autre bout du terrain, a dû les quitter puisque leur démolition a commencé. L'Assistance publique voudrait en reloger une partie du côté Carpeaux, ce qui obligerait à restreindre les surfaces concédées aux artistes. Ceux-ci font valoir qu'il n'est pas très rationnel de chasser les artistes de ces locaux pour y installer des sans-abri qui de toute façon devront à leur tour s'en aller dans quelques mois.



Noël Monier

Les travaux de démolition ont commencé début juin. (Les arbres qu'on voit encore sur cette photo sont maintenant arrachés.)

associées de près aux soins. Des locaux sont prévus pour qu'elles prennent des repas sur place, en compagnie de leurs malades si ceux-ci le peuvent (un restaurant de 50 places est prévu), et même y dormir.

Une surface de jardins assez importante (2800 m<sup>2</sup>) permettra aux malades et à leurs familles de se promener. Les pensionnaires de l'hôpital pourront même, durant leur promenade, retrouver un peu de joie en regardant jouer, d'une terrasse, les enfants de la crèche du personnel.

Dans l'enceinte de l'hôpital nous trouverons également une cafétéria, une médiathèque, un espace de jeux pour les enfants des visiteurs, un atelier de peinture, un coiffeur, et enfin une salle de spectacle qui pourra être utilisée pour des activités extérieures à l'hôpital «non bruyantes» (réunions d'associations, répétitions de troupes de théâtre, etc.), car Mme Lesage souhaite que l'hôpital soit ouvert sur le quartier.

**Abdelhak Briki**

### Une architecture «qui tient compte de l'environnement»

L'architecture a été confiée au cabinet Valode et Pistre, auteurs déjà des réalisations importantes telles que le siège d'Air France à Roissy, le Pôle universitaire Léonard de Vinci (dit «fac Pasqua») à Nanterre, la reconstruction des souks de Beyrouth au Liban.

Ce projet architectural devrait, nous dit-on, respecter l'environnement du quartier. Les nouveaux pavillons auront un aspect assez proche de celui des bâtiments conservés, leur hauteur atteindra au maximum trois étages sur rez-de-chaussée.

L'entrée actuelle rue Carpeaux servira d'entrée de service, notamment pour l'accès des ambulances. Cela demandera un élargissement de la chaussée, donc une réduction des trottoirs à cet endroit. Rue Etx sera créé un parking en sous-sol pour les voitures du personnel. L'entrée des visiteurs et des familles se fera rue Joseph de Maistre, où il y aura aussi une entrée «livraisons». Place Joseph Froment (à l'angle des rues Joseph de Maistre et Carpeaux), ce sera le Centre d'information et de conseil.

On peut regretter que les habitants du quartier n'aient pas été consultés, ou au moins informés. A quand la présentation d'une maquette ? On peut regretter également l'arrachage des arbres existants - qui ne seront pas récupérés et replantés. N'y a-t-il pas là un gâchis ?

**A.B.**

## L'association «Aide aux victimes» tiendra permanence à la mairie dès septembre

**A**ide aux victimes : c'est le nom de l'association que viennent de créer des juristes, des médecins, des handicapés et d'autres personnes dans le 18<sup>e</sup> arrondissement. Me Maroni, avocate, sa présidente, et le docteur Robin, son vice-président, nous ont expliqué leur démarche.

«Accidents de la route, incendies, explosions, agressions, viols, erreurs médicales, il y a aujourd'hui beaucoup de victimes qui subissent des conséquences graves : handicaps, marginalisation psychologique, sociale, physique. Or, souvent, les institutions sont défaillantes pour leur apporter une aide, pour se préoccuper de leur sort. Certes il existe, notamment depuis les attentats terroristes, un regain d'intérêt pour la situation de ces personnes, notamment sous

l'angle médico-judiciaire. Mais combien de personnes doivent attendre des années avant toute indemnisation, après de longs feuilletons juridiques avec des compagnies d'assurance, un hôpital ou un tribunal administratif...»

Ce souci d'assurer l'écoute, l'accueil, l'information des victimes de dommages corporels mais aussi d'autres agressions ou accidents, guide l'association.

Une permanence s'ouvrira en septembre à la mairie. En effet, l'association souhaite se situer dans le cadre de la commission «sécurité et prévention de la délinquance» mise en place par la mairie du 18<sup>e</sup> arrondissement, dont l'aide aux victimes est un des objectifs (avec la lutte contre les trafics de drogue et contre la violence à l'école). Serge Fraysse, adjoint au maire du 18<sup>e</sup>,

est d'ailleurs le secrétaire d'«Aide aux victimes 18».

Mais l'association fera appel à toutes les compétences et bonnes volontés, car la tâche d'écoute et de relations avec les victimes risque d'être importante. «Tenir une permanence deux heures par jour», comme le propose le docteur Robin, suppose beaucoup de disponibilité. Pour former les bénévoles, l'Institut national d'aide aux victimes et de médiation (INAVEM), animé par Jean-Luc Domenech, apportera son expérience, ses méthodes.

«Aide aux victimes 18» fonctionnera également en réseau avec les autorités judiciaires et policières et les associations du 18<sup>e</sup> (CNL et autres associations de locataires, Accueil et promotion, etc...).

**Jean-Yves Rognant**

## Moskowa : une proposition pour la réhabilitation avec participation des habitants

**A**nnoncée il y a deux mois, la réorientation de la «ZAC Moskowa», avec la préservation d'un noyau villageois d'une vingtaine d'immeubles autour de la rue Bonnet (Le 18<sup>e</sup> du mois n° 18), suscite maintes réactions et notamment quelques aigreurs au sein de la droite municipale (voir entre autres le brûlot vengeur signé par l'ancien maire du 18<sup>e</sup> Roger Chinaud dans son bulletin local, L'éveil du 18<sup>e</sup>).

Mais c'est sur le terrain que se situe le débat ; il s'agit de réhabiliter «en dentelle», dans le respect d'un tissu architectural et social fragile : petites parcelles, habitat modeste, statuts précaires, réinsertion d'une population très démunie et en-dessous des seuils d'accession en HLM... Les gros opérateurs immobiliers habituels (OPAC, RIVP, SAGI) n'ont guère l'expérience de ce type de réhabilitation.

Sur place, aucune amélioration : principaux propriétaires des lieux, la Ville de Paris et la Semavip (société d'aménagement) n'ont informé personne, et pas entrepris les moindres travaux. Ni dans les rues défoncées par les destructions, ni dans les immeubles à conserver, ni sur les terrains en friche. Ailleurs, démolitions et murages se poursuivent même. Et si une logique d'apaisement prévaut parfois, de nouveaux conflits se profilent : par exemple autour de l'usage des terrains vagues que des habitants voudraient faire revivre.

Le rire des enfants, des jardins ou façades pimpantes ici ou là ne sauraient faire oublier que l'acharnement de l'Hôtel de Ville à détruire ce quartier a laissé de profondes blessures. «On n'y croit pas, à leur réhabilitation, ça fait vingt ans qu'ils font pourrir le quartier et nos maisons, et aujourd'hui ils viendraient en sauver ? Ils laissent tomber parce qu'ils n'ont plus d'argent, c'est tout...», dit un vieux propriétaire.

L'association La Moskowa propose de confier une part de la réhabilitation aux habitants eux-mêmes, avec le concours d'une entreprise d'insertion du 18<sup>e</sup> (Pilier d'Angle), d'une formation professionnelle aux métiers du bâtiment, particulièrement

pour les femmes (association Habiter au Quotidien), d'entreprises locales, d'acteurs sociaux (CAF, etc.).

Un premier chantier pilote pourrait démarrer dès cet été avec la remise en état d'un immeuble, création en son rez-de-chaussée d'un local associatif et aménagement d'un proche terrain vague. L'immeuble réhabilité pourrait accueillir des activités sociales et culturelles, ou encore reloger des habitants d'autres immeubles à réhabiliter sous le même mode. Avec l'aide de bailleurs spécialisés ou associatifs, des logements d'insertion verraient le jour, avec des loyers plus adaptés aux nombreux «RMistes» du quartier...

**André Desvignes**

### ESPACE CHAUFFAGE CLIMATISATION

INSTALLATION ENTRETIEN DEPANNAGE

CLIMATISATION  
CHAUFFAGE CENTRAL  
CHAUDIERE GAZ FIOUL  
CONTRAT D'ENTRETIEN

24<sup>e</sup> anniversaire  
Depuis 22 ans dans  
l'arrondissement



Magasin d'exposition  
ouverture du lundi au vendredi - 9h 19h et samedi 10h 17h  
Crédits à taux exceptionnel 2% - 4%. Nous consulter

AGREEE GDF - QUALIBAT  
PGN - PGN CONFORT

Tél : 46 - 07 - 63 - 61

Fax : 46 - 07 - 59 - 11

Le professionnel - Installation - S.A.V.



CHAUFFAGE

CLIMATISATION



Ets BAHLOUL - 49 rue de la Chapelle - 75018 Paris

# La cour des miracles du 40, rue Myrha

La rue Myrha, spécialement la partie de cette rue située approximativement entre la rue des Gardes et la rue Léon, est-elle un lieu délibérément sacrifié par les pouvoirs publics ? C'est ce que pourrait laisser croire l'histoire de la cour du 40, rue Myrha.

**S**i vous poussez la porte du 40, rue Myrha, il y a d'abord un couloir, qui débouche au fond sur une petite cour. Dans le couloir, une porte bleue, fermée à clé, derrière laquelle un escalier mène aux étages de l'immeuble. Au fond de la cour, un petit bâtiment d'un étage et, à droite, les murs d'un appentis.

Un incendie a éclaté à cette adresse le 7 août 1995 ; les pompiers, pour pouvoir entrer, ont fracturé le digicode qui protégeait l'entrée sur rue. Le digicode n'a pas été remplacé. Des toxicomanes et des dealers ont commencé à fréquenter la cour pour y effectuer leur trafic. Des squatters, un groupe de «zonards», se sont installés dans l'appentis.

Nouvel incendie le 25 novembre, dans le squatt. Des flammes s'élevaient jusqu'à hauteur du 2e étage. Il y a eu un mort, brûlé vif, un des squatters. L'appentis n'est plus maintenant qu'une ruine.

Le digicode n'a jamais été remis à la porte sur rue, et la cour du 40 est devenue un des lieux de rendez-vous des consommateurs de crack. Toutes les nuits, dix, quinze, vingt personnes dans la cour attendent l'arrivée du dealer, parlent, chahutent, crient, se battent parfois, jusqu'à l'aube. Ça dure depuis des mois.

## Le bruit est infernal

Le couple qui habitait au rez-de-chaussée du petit bâtiment au fond de la cour a déménagé, n'en pouvant plus. Une voisine raconte : «La femme, je l'ai vue maigrir, ses traits se creuser, elle a pris des années en quelques semaines.»

Les habitants des immeubles environnants, de leurs fenêtres qui donnent sur la cour du 40, voient ce qui s'y passe. Ils entendent. Beaucoup se mettent des boules Quies dans les oreilles pour dormir, le bruit est infernal. La police a été alertée à de nombreuses reprises. Des inspecteurs débarquent parfois dans la cour. Cela n'a pas changé grand chose. Simplement, les toxicomanes attendent que la nuit soit un peu plus avancée pour se rassembler. Ils paraissent avoir compris que, passée une certaine heure, ils ne risquent plus l'arrivée des policiers.

Une nuit, entre 10 et 11 heures du soir, les voisins ont assisté à un spectacle étrange : des policiers avaient aligné des toxicomanes dans la cour du 40 contre le mur, et leur tendaient le «talkie-walkie» qui leur sert à communiquer avec leur quartier général. «Répondez bien fort, que le

chef entende, disaient les policiers. Vous avez vos papiers ? -Oui, chef, criaient tous ensemble les drogués. -Vous habitez ici ? -Non, chef ! -Vous fumez du crack ? -Non, chef !» Et ainsi de suite. Les policiers étaient pliés de rire.

Récemment, des services médicaux d'urgence sont intervenus dans la cour du 40 pour secourir une jeune femme apparemment victime d'une surdose.

## Trafic de crack, trafic d'héroïne

A la réunion de concertation du 25 juin sur le quartier Château-Rouge (voir page 6), le commissaire de police du 18e, présent, a été inter-

pellé par des habitants à ce sujet. L'air désolé, il a affirmé que ses hommes agissent, que les interpellations de dealers ont été multipliées par deux dans le quartier ; mais, a-t-il dit, en matière de drogue, les interventions contre les consommateurs et les petits trafiquants ne règlent rien, cela n'aboutit qu'à déplacer le problème ailleurs. C'est indiscutable, mais cela ne console pas les habitants de ce coin de la rue Myrha. En ce qui concerne le 40, a ajouté le commissaire, il faudrait que les propriétaires de l'immeuble empêchent l'accès à leur cour.

Des démarches ont été faites depuis longtemps auprès du syndic

du 40, afin qu'il rétablisse le digicode. Sans résultat. Il faut savoir que, dans le bâtiment qui se trouve au fond de la cour, au premier étage, presque toutes les nuits des hommes jouent aux cartes. Quand il fait chaud et que la fenêtre est ouverte, depuis les maisons voisines on voit les mains qui manipulent des cartes et de l'argent. Est-ce le propriétaire de cet appartement qui s'oppose à ce qu'on remette le digicode ?

Le trafic de crack dans cette partie de la rue Myrha est récent. Consommateurs et dealers de crack ont émigré ici en masse à la suite de l'intensification de l'action policière dans le quartier de la Chapelle. Auparavant, la rue Myrha était un lieu de trafic d'héroïne, on trouvait des seringues dans les cages d'escalier. Mais les effets de l'héroïne sont moins spectaculaires que ceux du crack (bien qu'aussi dangereux).

Il y a parfois, la nuit, dans la rue, des affrontements entre les consommateurs de crack, et des bandes qui semblent liées aux trafiquants d'héroïne, ces derniers voyant d'un mauvais œil l'invasion de leur territoire. Ce ne sont pas des affrontements violents : les usagers du crack s'enfuient. Mais c'est bruyant.

## Développement de la prostitution

L'intensification du trafic de drogue va de pair, rue Myrha, avec le développement de la prostitution. Les premières prostituées, il y a quelques années, étaient peu nombreuses, et l'ambiance sur le bout de trottoir qu'elles fréquentaient était plutôt bon enfant. Ce n'est plus le cas. La prostitution a énormément augmenté, elle déborde dans la rue de Laghouat, la rue Richomme. Certaines des femmes ont des visages marqués - signe, disent des voisins, qu'il pourrait s'agir maintenant d'une prostitution liée à la drogue. Quelquefois on a entendu crier dans la rue des prostituées que des hommes battaient.

En juin, les journaux ont annoncé que la police avait arrêté une femme proxénète qui faisait travailler rue Myrha sept ou huit prostituées. Les journaux ont également annoncé la fermeture, boulevard Barbès, d'un tripot clandestin et l'arrestation de son tenancier. Mais le nombre des prostituées rue Myrha ne paraît pas avoir diminué. Au 40, la nuit, les toxicomanes continuent de se rassembler, et dans l'appartement du premier étage on joue aux cartes.

**René Molino**



**Ils ont été surpris, les usagers de la ligne 95 (Montparnasse - Porte Montmartre) qui, le 5 juin dernier, ont découvert des autobus ne ressemblant pas vraiment à ceux auxquels ils sont habitués : il leur a fallu monter par la plateforme arrière au sol de lattes de bois, attendre que le receveur tire la sonnette pour indiquer au conducteur qu'il pouvait démarrer... Pour cette journée, où la ligne 95 fêtait ses cinquante ans, la RATP avait en effet ressorti quelques vieux bus de l'époque, et même des uniformes anciens de receveurs - et receveuses - avec, accrochée à la ceinture, la moulinette à oblitérer les tickets dont se souviennent les plus vieux Parisiens...**

# Rénovation du secteur Château-Rouge :

Pour le secteur Château-Rouge (deuxième phase de la rénovation de la Goutte d'Or), la Ville de Paris a maintenant établi un plan précis indiquant quels immeubles devront être démolis et reconstruits, quels autres réhabilités. Ce plan a été présenté lors d'une réunion de «concertation» le 25 juin.

Il était temps. La Ville de Paris avait promis que la «concertation» publique sur la rénovation du secteur Château-Rouge commencerait en mai ou en juin (voir notre n° 18). La première réunion s'est tenue le 25 juin au gymnase rue Ronsard. Des affiches posées dans tout le quartier l'avaient annoncée. Environ 200 habitants étaient présents. Anne-Marie Couderc, adjointe au maire de Paris Jean Tibéri, chargée de l'urbanisme, présidait. Elle a annoncé une autre réunion «avant la fin de 1996».

Il s'agit de la deuxième phase de la rénovation de la Goutte d'Or<sup>1</sup>. Elle concerne le secteur délimité, en gros, par la rue Richomme et la rue Cavé au sud, la rue Stephenson, la rue Doudeauville, le boulevard Barbès.

Mme Couderc ne le cache pas : l'opération a pris du retard, et sera plus limitée que prévu en raison des «contraintes financières». Pourtant, si l'on en juge par la réunion, les habitants sont pressés. Car ce quartier, où les immeubles vétustes sont nombreux, se dégrade rapidement, tant pour l'état de l'habitat que pour la sécurité.

**Sur 300 immeubles examinés, 41 sont «très dégradés», dont au moins 29 seront démolis.**

Au cours des études préalables, 300 immeubles ont été examinés de façon très précise. Sur ce chiffre, 41 sont très dégradés : 29 d'entre eux seront acquis par la Ville par expropriation, démolis et reconstruits ; 5 appartiennent déjà entièrement à la Ville et seront soit reconstruits soit réhabilités ; 7, bien que vétustes, peuvent cependant être remis en état par des travaux de réhabilitation. 43 autres immeubles, qualifiés de «médiocres», sont «à surveiller» et leurs propriétaires devront les remettre en état.

Une OPAH (Opération programmée d'amélioration de l'habitat) a été lancée depuis plusieurs années sur le quartier ; cela consiste à offrir aux propriétaires des aides financières - subventions ou prêts aux

1. La première phase de rénovation, qui doit s'achever en 1998, concerne le secteur sud de la Goutte d'Or (voir notre n° 19). Le secteur Budin-Emile Duployé, plus au nord, devrait faire l'objet d'une troisième phase de rénovation dans quelques années ; mais pour le moment les habitants de ce secteur doivent encore attendre.

conditions très favorables - pour qu'ils engagent des travaux de réhabilitation. Dans ce cadre, certains ont déjà réalisé des améliorations, parfois modestes, parfois importantes. L'OPAH sera prolongée jusqu'à la fin de 1997.

Mais l'OPAH est une simple incitation, laissée à la bonne volonté des propriétaires. L'association Paris-Goutte d'Or souhaiterait qu'on en vienne rapidement à une phase plus contraignante, avec des procédures légales obligeant les propriétaires à effectuer les travaux - et, s'ils ne le font pas, permettant à la Ville de les faire elle-même, aux frais des propriétaires. Mme Couderc n'est pas d'accord : «Ce n'est pas souhaitable au stade actuel...»

**Des prescriptions architecturales permettant de conserver le caractère du quartier.**

Des plans affichés au fond de la salle de réunion indiquaient quels immeubles sont concernés, et quelles prescriptions architecturales ont été édictées afin de conserver le caractère du quartier. Pour les immeubles à réhabiliter, «les matériaux d'origine des façades devront être respectés autant que possible». Les immeubles neufs «devront être implantés au droit exact des alignements actuels, sans retrait» ; cette règle n'offrira pas de possibilité d'élargir les rues, ce qui correspond au vœu majoritaire des habitants. La hauteur des immeubles neufs «sera définie de façon à ne pas rompre l'unité du quartier». Pour les immeubles neufs qui seraient construits à cheval sur plusieurs des parcelles actuelles (entre autres rue Myrha, du n° 52 au n° 62 inclus), les façades «devront être traitées de façon à faire apparaître de manière clairement lisible le rythme du découpage parcellaire ancien, afin d'éviter les effets de barre. On préconisera, si cela est possible, l'intervention de plusieurs architectes sur les ensembles trop importants.»

Le relogement de tous les «occupants de bonne foi», y compris ceux qui n'ont pas de titre de location mais qui peuvent prouver qu'ils paient un loyer, sera assuré, c'est promis. Dans la mesure du possible, ils seront relogés dans le quartier,



Noël Monier

comme cela a été fait pour la Goutte d'Or sud. Ça ne sera pas très facile. Le quartier est en effet caractérisé actuellement par la très grande proportion de logements petits et surpeuplés (74 % de logements d'une ou deux pièces, et 7 % de logements «suroccupés»). 400 logements ou chambres d'hôtels meublés sont à détruire ; 160 logements neufs seulement (plus grands) seront construits en remplacement, pour 325 familles à reloger... Un vrai casse-tête arithmétique.

Les interventions des habitants ont montré qu'un fort mécontentement existe dans le quartier. Sur la lenteur de l'opération d'abord. Connaissant les délais légaux en matière d'expropriation (avec notamment une «enquête d'utilité publique» préalable), beaucoup souhaitent que la Ville annonce très vite ses décisions en la matière. Or, au cours de la réunion, il est apparu un certain flou.

**Expropriations : les représentants de l'administration éludent toute réponse précise.**

Un habitant, par exemple, a expliqué la situation au 16, rue de Laghouat. C'est un immeuble en très mauvais état, actuellement inondé en raison de problèmes de canalisations ; les copropriétaires veulent effectuer des travaux, simplement pour remédier aux problèmes d'urgence et le rendre habitable. Mais ils n'ont pas l'argent nécessaire. Ils envisagent, pour cela, de vendre un des appartements. Or ils apprennent que leur immeuble figure sur la liste de ceux qui devront être démolis. Quand ? On ne sait pas. Dans ces conditions, pas question

**On a recensé dans le périmètre Château-Rouge de très nombreux immeubles vétustes. (Ici, rue Léon.)**

bien sûr de trouver un acquéreur privé. Ils demandent donc à la Ville de Paris, puisqu'il est prévu que cet im-

meuble sera exproprié, si elle peut dès maintenant acheter l'appartement en question. Hélas, impossible d'obtenir une réponse ; les copropriétaires se sont heurtés, au cours de la réunion du 25 juin, au mur de la «langue de bois» les représentants de la Direction de la construction éludant toute réponse précise.

**Au 61, rue Myrha, un immeuble acheté par la Ville est resté vide pendant dix ans.**

Autre problème : la Ville de Paris a déjà acquis, depuis longtemps, grâce à des préemptions, de nombreux appartements dans le secteur. Qu'en fait-elle ? Un exemple est fourni par le 61 rue Myrha ; cet immeuble, destiné à être réhabilité afin qu'y soient installés des logements sociaux pour célibataires, est resté vide pendant dix ans, sans que soient entrepris les moindres travaux. Il est arrivé ce qui était inévitable : des familles de mal logés l'ont occupé en 1994. Elles y vivent de façon irréprochable, sans poser de problèmes de voisinage. La Ville de Paris, les considérant comme des «occupants sans titre», a obtenu un jugement ordonnant leur expulsion. Ces familles africaines sont des squatters, bien sûr. Mais la faute à qui ? Est-il normal que la Ville de Paris laisse des immeubles vides pendant dix ans alors qu'il existe des mal-logés ?

Question annexe, posée au cours

# c'est parti

de la réunion : ces familles seront-elles relogées, comme il est promis aux «occupants de bonne foi» ? Les représentants de l'administration n'ont pas fourni de réponse nette, mais il semble bien qu'ils penchent plutôt, sans toutefois oser le dire, pour l'expulsion.

## Trafics et prostitution dans des appartements appartenant à la Ville de Paris.

Encore des exemples : nombre d'appartements et même des immeubles entiers achetés par la Ville de Paris, et laissés sans utilisation, servent actuellement à la prostitution, au trafic de drogue, ou sont exploités par des «marchands de sommeil». Des adresses précises, parfaitement connues du voisinage, ont été citées au cours de la réunion, rue Myrha, rue Léon, rue Poulet, rue Cavé, rue de Laghouat...

Ailleurs encore, la Ville a acquis des appartements en bon état, et aussitôt y a effectué des démolitions avant de les murer. Les appartements sont dans cet état depuis des années... De ce fait, les autres occupants de l'immeuble vivent dans un environnement dégradé ; et s'ils veulent vendre, leur propriété a perdu beaucoup de sa valeur...

La rénovation, il paraît évident que la majorité des habitants du quartier Château-Rouge y sont favorables, dès lors qu'elle respecte (ce qui semble bien être le cas) le caractère du quartier. Mais ils comprendraient mal que les choses traînent en longueur.

René Molino

## Les plans ne sont pas à la disposition des habitants

Les plans présentés lors de la «réunion de concertation» du 25 juin et indiquant le détail, immeuble par immeuble, des projets de rénovation de Château-Rouge, pourront-ils être consultés par ceux des habitants du quartier qui n'étaient pas présents ce soir-là ? Pas sûr.

On aurait pu penser qu'ils seraient exposés à la «permanence d'information» du 29, rue Myrha. Ce n'est pas le cas. Cette permanence dite «d'information» est d'ailleurs souvent fermée. Une affiche sur la vitrine indique des heures d'ouverture («mercredi 14 à 18 h, vendredi 9 h à 12 h 30»), mais même à ces heures-là on trouve porte close ; et lorsque nous avons interrogé par téléphone les personnes qui tiennent cette permanence, leur réponse a été : «Nous ouvrons quand nous voulons.» (Sic)

18e  
INFOS

## Un élève du lycée hôtelier Belliard lauréat du concours général 1996



Lionel Rigault, 20 ans, en terminale professionnelle au lycée hôtelier de la rue Belliard, fait partie des 357 lauréats du concours général à travers la France, sacrés meilleurs parmi les meilleurs élèves des classes de première et terminale.

Vénérable institution fondée en 1734, le concours général était à l'origine réservé à la fine fleur de l'élite lycéenne, forts en thème, férus de rhétorique, de dissertation latine et de géométrie dans l'espace. Turgot et Lavoisier furent lauréats lors de la première session, Robespierre un peu plus tard puis Pasteur, Victor Hugo, Léon Blum... Depuis, le concours général s'est démocratisé, ouvert aux filles (en 1937 seulement !) puis aux lycéens technologiques et depuis deux ans aux lycéens professionnels avec 46 épreuves différentes au total dont le commerce, la productique, l'ébénisterie... et la restauration. Récompensant toujours l'élite, il est cependant moins élitiste : le savoir faire, le tour de main, la belle ouvrage sont reconnus au même titre que la version grecque.

### «Dès l'âge de six ans...»

Lauréat donc en section restauration, option service en salle et commercialisation, Lionel y voit «une consécration, l'aboutissement de cinq ans d'école hôtelière». «Pour moi, c'est plus important même que le bac : le bac, tout le monde le passe, le concours c'est autre chose. D'ailleurs, à côté de ce qu'on nous a demandé, les épreuves pratiques du bac, c'est de la rigolade !»

Il raconte : «Il y a eu en février des éliminatoires régionales avec épreuve écrite - une étude de cas : un traiteur est chargé de la gestion

du bar et du restaurant d'une patinoire, que doit-il faire - et épreuves pratiques. J'ai cru m'être bien planté à l'écrit mais non. J'ai figuré parmi les dix meilleurs d'Ile-de-France, sélectionné pour la finale en mai. J'y suis allé super-confiant...» Confiant, oui, mais bien entraîné aussi. Le lycée a soutenu son candidat, et parallèlement les parents de Lionel - père retraité du bâtiment, mère secrétaire - ont eu droit pendant des semaines à cocktails imaginatifs, cuisine raffinée et service de table impeccable de la part de leur fils unique. Il a obtenu le 3e prix.

Content pour lui, il est également fier pour son lycée, le seul lycée parisien à figurer au palmarès en restauration.

Et maintenant ? Lionel qui a la vocation et n'a pas été orienté par hasard («Depuis l'âge de six ans, je sais que je veux travailler dans ce secteur») pense à l'avenir, un avenir bien tracé : «D'abord la saison à Deauville en commençant le soir du 21 juin, quelques heures seulement après la dernière épreuve écrite du bac. Retour à Paris en octobre

pour le Salon du chocolat et après, logiquement, l'engagement au Grand Café des Capucines. J'y ai fait mon dernier stage en janvier et déjà ils voulaient m'embaucher immédiatement. J'ai hésité mais, à quelques mois du bac, abandonner les études, ça n'aurait pas été sérieux.» Et plus tard ? Lionel voudrait ouvrir son propre restaurant. «Un rêve mais dans dix ou quinze ans seulement. Il ne faut pas prendre la grosse tête trop vite et puis je veux me donner un peu le temps de vivre.»

Vivre en dehors des études et du métier, Lionel n'en a guère eu le loisir ces dernières années, entre sa formation au lycée et les nombreux extras qu'il a accumulés parallèlement. D'ailleurs, ce garçon qui entre 10 et 13 ans faisait beaucoup de vélo, a dû abandonner. «Quand on rentre à 3 h du mat' le samedi, on n'a pas très envie d'enfourcher le vélo le dimanche matin». Il va peut-être s'y remettre ou alors faire du moto-cross. Et enfin, sourit-il, «je vais peut-être aussi avoir le temps de me trouver une copine.»

Marie-Pierre Larrivé

## Des rockeurs à Montmartre pour réclamer des lieux de concerts



Dan Aucante

Qu'est-ce que c'était ? C'était, le 1er juin, en haut des marches devant le Sacré-Cœur, une manifestation amicale de musiciens pour davantage de lieux, davantage de possibilités de concerts dans cette ville. Les Barrocks, association domiciliée dans le 18e qui s'occupe d'organiser de la musique (rock) dans des lieux conviviaux (bars), avait choisi cet appel spectaculaire pour inverser une tendance : la tendance de refus d'autorisation et de l'apparition des forces de l'ordre à la première note de musique

«live» en dehors des grandes salles de concert ou des endroits touristiques.

L'association Les Barrocks, née il y a douze ans, milite pour une formule simple : faire jouer trois ou quatre jeunes groupes par soirée à pas plus de 50 francs. Cela rappelle l'association plus connue *Life live in the bar*, mais c'est resté bénévole. Un résultat : l'émergence de groupes de rock français, tels les Wampas, Mano Negra, Parabellum...

□ Contact : Christophe Suquet, Jeanne Bellevin, 76 rue Marcadet, 42 23 68 98.

La mairie du 18<sup>e</sup>, puis l'église Saint Bernard, occupées

# Les sans-papiers de Pajol face à la réponse intransigeante du gouvernement

**L**e 26 juin à midi, un communiqué du ministère de l'Intérieur tombait comme un couperet, concernant les «sans-papiers de St-Ambroise», qui en mars dernier, avaient commencé leur lutte pour obtenir la régularisation de leur situation en occupant l'église St-Ambroise, et dont la plus grande partie campe actuellement dans le 18<sup>e</sup>, rue Pajol, dans un hangar désaffecté de la SNCF.

Le communiqué du ministère disait en substance : parmi ces étrangers «démunis de titre de séjour», 48 adultes, parents d'enfants nés en France avant le 1<sup>er</sup> janvier 1994, «obtiendront une carte de séjour d'un an renouvelable». Les autres «ne pourront en aucun cas voir leur demande aboutir, car leur situation ne leur ouvre aucun droit au séjour en France. Une invitation à quitter le territoire français leur sera notifiée et ils devront dans le délai d'un mois quitter notre pays. A défaut, ils feront l'objet d'une reconduite dans leur pays d'origine. Ceux qui choisiront de quitter d'eux-mêmes avant cette date notre pays bénéficieront des dispositions réglementaires sur l'aide au retour<sup>1</sup>.»

Les seuls que le ministère ne menace pas de «reconduire dans leur pays d'origine» sont en fait ceux qu'il n'a pas le droit, légalement, d'expulser. En effet, les enfants nés en France avant le 1-1-94, date d'entrée en vigueur du nouveau «code de la nationalité», sont français, et de ce fait leurs parents sont inexpulsables ; mais beaucoup de ceux-ci se voyaient cependant refuser un titre de séjour, et n'avaient donc pas le droit de travailler, de louer un logement, etc... La carte de séjour d'un an le leur permettra - mais dans des conditions de précarité extraordinaires.

## 20 seulement sur 280

A tous les autres, le gouvernement apporte la réponse la plus intransigeante : l'expulsion. Il y a parmi eux des personnes qui ont bénéficié dans le passé d'une carte de séjour de dix ans - non renouvelée du fait de la politique anti-immigrés inaugurée par Charles Pasqua. Il y a des demandeurs d'asile politique qui ont attendu des années avant d'obtenir une réponse, qui de ce fait se sont installés en France, y ont trouvé du

1. Il s'agit d'une petite somme d'argent qui leur serait allouée.



Thierry Nectoux

**Pendant deux jours, les femmes «sans-papiers» de Pajol ont occupé la mairie du 18<sup>e</sup>.**

travail, parfois fondé une famille, et qui après des années se sont vu opposer un refus ! Il y a des conjoints de Français, ou d'étrangers ayant un titre de séjour régulier. Aucune de ces situations n'est prise en compte par le gouvernement.

Parmi les sans-papiers de Pajol, la consternation et la colère ont accueilli la déclaration du ministère. Après avoir pris connaissance du détail des décisions, ils se sont aperçu qu'en fait ce ne sont pas 48, mais seulement 20 d'entre eux qui se voient proposer un titre de séjour. Les 28 autres «repêchés» sont en effet des personnes qui étaient avec eux au début, lors de l'occupation de St-Ambroise, mais qui entre temps ont quitté le groupe. 20 sur les 280 de Pajol...

Depuis des mois, on le sait, des négociations sur leur situation se poursuivaient avec le gouvernement, par l'intermédiaire d'associations caritatives et de «médiateurs». Convoqués à la préfecture les uns après les autres pour présenter leur dossier, ils ne parvenaient pas à obtenir des réponses claires.

Il n'était pas de semaine sans que deux ou trois d'entre eux soient arrêtés, puis relâchés après intervention des avocats et des médiateurs. Deux d'entre eux, Camara Cheikné et Tounkara Maoula, se sont retrouvés dans un avion, destination Bamako. Les pouvoirs publics s'étaient pourtant engagés verbalement à ne pas inquiéter les réfugiés de Saint-Ambroise jusqu'à la fin de la procédure.

Un autre, Sissoko, a été plus

chanceux : interpellé lors d'un contrôle d'identité, sous le coup d'un arrêté de reconduite à la frontière, il avait été assigné à résidence au... 22, rue Pajol !

Dans leur hangar, ils attendaient, attendaient. Ils avaient le sentiment que le pouvoir cherchait à laisser pourrir la situation, en attendant la période des vacances.

C'est pour cette raison, afin de mettre les pouvoirs publics au pied du mur, qu'une quarantaine de femmes, quittant le hangar de la rue Pajol, avaient décidé le 24 juin à 17 h d'occuper le hall de la mairie du 18<sup>e</sup>. D'importantes forces de police se mettaient immédiatement en place autour du bâtiment. On craignait un assaut. Heureusement, le maire du 18<sup>e</sup> a demandé à la police de ne pas intervenir à l'intérieur de la mairie. Les femmes, qui étaient là avec leurs enfants, ont accepté de se cantonner dans un coin du hall, ce

qui a permis que le lendemain la mairie ouvre et fonctionne normalement. Des élus se sont relayés pour passer la nuit sur place afin de faire face à tout problème imprévu.

Le 26 juin à 17 h, les femmes ont accepté de mettre fin à l'occupation, Daniel Vaillant leur ayant proposé d'utiliser une pièce de la mairie et un poste téléphonique pour tenir permanence aux heures d'ouverture et suivre l'évolution de la situation.

Mais le 28 juin, les sans-papiers ont occupé l'église St-Bernard à la Goutte d'Or. Acte de désespoir ? Leur objectif, disent-ils, c'est de montrer qu'ils ne renoncent pas, attirer l'attention sur la question qu'ils posent à la société française, continuer l'action pour obtenir que le gouvernement revoie sa décision.

Le curé de la paroisse, pas content du tout, a cependant déclaré qu'il n'appellerait pas la police. L'archevêché a qualifié cette occupation d'«acte irresponsable». Les choses en sont là à l'heure où nous bouclons ce numéro.

## Des dizaines de collectifs

Quelle que soit l'issue finale, les réfugiés de St-Ambroise ont en tout cas ouvert une brèche. Derrière eux, les collectifs de sans-papiers en lutte se sont multipliés dans toute la France (13<sup>e</sup> arrondissement, Colombes, Créteil, Versailles, Bobigny, Saint-Denis, mais aussi en province, Lyon, Lille, Toulouse, Morlaix...). Certains - très peu - ont obtenu satisfaction. Une «coordination d'Ile-de-France des sans-papiers en lutte» a vu le jour. De nombreuses manifestations de soutien ont eu lieu.

C.T. et N.M.

## LOCATION DE SALLES

(expositions, conférences, réunions, réceptions)

### SOCIÉTÉ L'INDÉPENDANCE

48, rue Duhesme

75018 Paris

tél/fax 42 57 30 07

**Renseignements et visites  
du lundi au vendredi de 10 h à 19 h**

Ouvert le week-end  
pour toutes manifestations

# Des femmes apprennent à lire

Elles viennent pour la plupart d'Afrique de l'Ouest et du Maghreb. Elles n'ont jamais été scolarisées. Les doyennes, après parfois déjà trente années passées en France, acquièrent, en apprenant à lire le français, l'essentiel leur permettant de résoudre les petits tracas de la vie quotidienne: savoir déchiffrer un prix sur le marché, pouvoir lire les papiers administratifs, comprendre ou se faire comprendre chez le médecin. Pour les plus jeunes, l'alphabétisation peut représenter un tremplin pour l'insertion professionnelle et sociale. D'autant plus que depuis quelques années, rares sont celles qui ne doivent pas contribuer à l'économie familiale en travaillant à l'extérieur. S'y ajoute le souhait de pouvoir suivre la scolarité de leurs enfants, ce qui est essentiel pour leur réussite scolaire, et le désir d'acquérir une autonomie par rapport à leur famille et leurs maris. Nous avons rencontré des bénévoles exerçant dans des cours d'alphabétisation, la responsable d'un centre, et de nombreux participants.

**E**n bas, il y a les enfants ; cette après-midi, ils sont cinq ou six, au rez-de-chaussée du Centre social de la rue de Laghouat, à jouer dans une espèce de maison-jardin multicolore, avec pâte à modeler et autres distractions. Leurs mères sont au premier étage, où se tient le cours d'alphabétisation niveau 2. Marie-Agnès et Marie-Reine, les profs, des Françaises blanches, la cinquantaine, font face à un auditoire d'une dizaine de femmes de divers horizons, plutôt sérieuses. On écrit la date. On la réécrit comme pour un formulaire officiel. Marie-Reine en profite pour faire répéter, vite fait, les noms des mois.

Sur les photocopies qui sont distribuées figurent quelques lignes du conte *La petite fille aux allumettes* : chaque femme doit souligner les mots qu'elle connaît. Marie-Reine s'étonne : vraiment, vous ne connaissez pas davantage de mots ? Mariam, Marocaine d'une cinquantaine d'années, se lamente : «*Je ne comprends rien, rien !*» Et pourtant elle est depuis 1966 en France ! Mais si, lui répond sa prof : puisqu'elle est en train d'en parler, ça veut bien dire qu'elle a compris quelque chose !

Pour Sarata, Africaine de 30 ans, qui est ici pour la première fois, c'est autre chose : s'il s'agit seulement de parler, la langue française est à ses ordres, mais il lui manque les codes de l'écrit. Autant de personnes, autant de problèmes. Deux femmes turques en face rien beaucoup, mais savent déjà bien aligner les lettres sur une ligne, sans se crispier.

## D'abord communiquer entre elles

Elles parlent peu d'elles, même pendant la pause-récréation. C'est peut-être dommage, «*mais est-ce que nous le leur avons demandé ?*» s'autocritique Marie-Agnès, la prof.

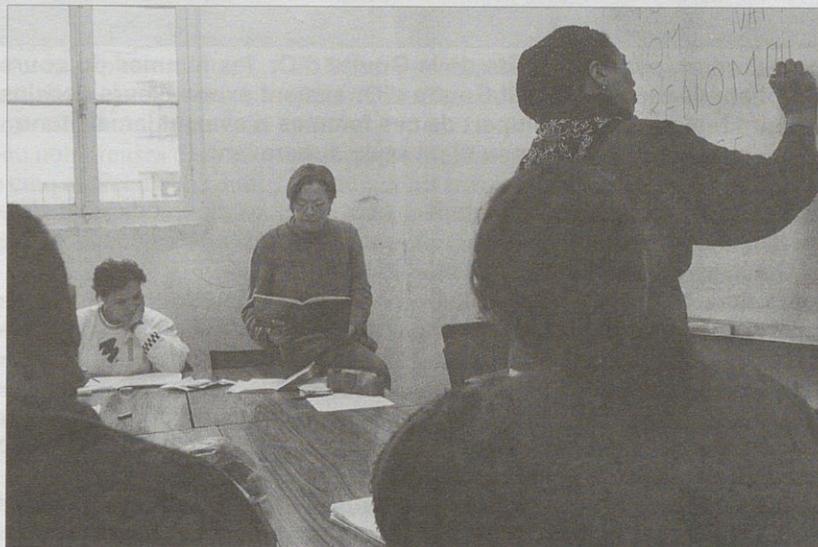
Au deuxième étage, Marie-Thérèse, la prof du niveau 1, mâchant son chewing-gum, guide la main d'une de ses élèves dessinant des «e» et des «l» sur le tableau. Mais Herminda de Guinée, Sara d'Ethiopie, Malika du Maroc et leurs condisciples doivent d'abord apprendre à communiquer entre elles : car leurs

langues d'origine ne sont pas les mêmes, et elles ne maîtrisent pas encore bien le français. La prof leur fait dire : «*Je porte un pull rose. Tu portes un gilet vert.*» On évoque les vacances, une discussion s'engage sur la différence entre un autobus et un autocar. Aussitôt il faut expliquer ce qu'est une «différence»... et tout le monde s'amuse d'une élève qui a prétendu avec aplomb qu'une règle et une gomme n'étaient pas «différents». Du bagage d'expérience de ces femmes, il ne reste parfois que ce rire mi-gêné, mi-complice. Difficile, pour chacune, de réapprendre tous les codes de son environnement comme un enfant ; difficile aussi, pour les profs, de dispenser ce savoir de base sans tomber dans un comportement infantilisant.

Marie-Reine, Marie-Thérèse, Marie-Agnès ont choisi ce bénévolat parce qu'il leur plaît ; ce ne sont pas, professionnellement, des enseignantes. Elles sont heureuses de constater que «*quand même, de la première année à la deuxième, il y a des progrès remarquables.*»

## Un poisson d'avril couleur Jacky

Lundi, 7 heures du soir, c'est le tour des hommes. Ils arrivent, car table en main, souvent après une journée de boulot, et rejoignent la salle correspondant à leur niveau.



Au cours d'alphabétisation de la rue de Laghouat

Françoise Marrié

Jacky, le prof, a en charge le groupe des débutants.

Comme c'est le 1er avril, il choisit de leur expliquer, à l'aide d'un langage imagé, ce que recouvre la coutume des blagues de 1er avril en France. Un énorme poisson a envahi le tableau noir... pas de problème, l'animal est connu de tous... S'y ajoute le mot «poisson», écrit à côté. La notion de blague est plus compliquée à faire passer, et donne lieu à de multiples exemples. Du vraisemblable à l'impossible, de plaisanteries en canulars, le concept commence à être appréhendé. Jacky

propose de trouver le 1er avril sur le calendrier... exercice pas si facile !

Chacun se dispute alors la parole, mais ceux qui se débrouillent mieux que d'autres ont tendance à monopoliser les débats ! Une voix énermée s'élève pour demander élégamment à son voisin d'en face de «fermer sa bouche» et laisser causer ceux qui sont plus lents !

Après cette mise au point, renforcée par le formateur, le cours continue, vivant, intéressant, en prise avec les réalités de la vie. On découvre que Didier, celui qui prépare les documents pédagogiques, va passer

(Suite page 8) ▶

## Témoignage de Sadio (29 ans)

*Je m'appelle Sadio. J'ai 29 ans. Je suis mariée, j'ai six enfants. Je suis en France depuis 1983. J'avais 15 ans quand je suis arrivée. Les jours et les nuits étaient pareils car je ne comprenais pas un mot de français. Dans le quartier où j'habitais, je ne connaissais personne avec qui avoir des contacts, sauf ma tante - mais elle était toujours au travail sauf les nuits. J'étais venue en France pour garder les enfants de mon oncle. Au début, j'ai eu du mal à m'intégrer en France parce que j'étais très jeune. J'ai passé des mois et des mois à pleurer, je ne voulais pas rester ici.*

*Mais après je me suis mariée avec un homme. Je suis venue dans ce quartier ici, où il y avait beaucoup de femmes de même origine que moi. Grâce aux contacts que j'ai eus avec elles, j'ai commencé à m'adapter un peu. Une cousine à moi, qui suivait les cours français, m'a conseillé d'aller dans la même école qu'elle, là où elle poursuivait les cours d'alphabé-*

*tique. Là j'ai commencé à parler le français.*

*Mais au bout de quelques mois, j'allais me décourager. Heureusement, les femmes qui se donnent autant de mal pour venir nous apprendre - ces femmes-là sont des bénévoles - m'ont donné du courage, j'ai continué. Je profite de l'occasion pour remercier le Secours catholique qui a fait Accueil Goutte d'Or. Avoir suivi ce cours m'a permis une ouverture d'esprit car maintenant je lis, j'écris, je parle comme une étrangère qui a été à l'école depuis le CP. Aujourd'hui mon objectif est de devenir aide soignante.*

*Je dirai à toutes les femmes qui étaient dans le même sac que moi, c'est-à-dire qui ne parlent pas le français, il faut qu'elles fassent la même chose que moi, aller à l'école d'alphabétique. Il ne faut jamais avoir la honte d'apprendre quelque chose qu'on ne sait pas. Si mes paroles font mal à quelqu'un je demande pardon à ces personnes, merci.*

**Sadio**

## Les gaz des motrices Diesel dans la cour de récré rue de Torcy

La cour de récréation de l'école rue de Torcy donne sur la voie ferrée, plus précisément sur la portion de voie ferrée où évoluent dix, quinze, vingt, trente motrices Diesel. Les moteurs Diesel, on le sait, sont ceux qui produisent le plus de gaz nocifs. De plus, beaucoup de ces machines sont anciennes, elles ont besoin de faire chauffer assez longtemps leurs moteurs avant de démarrer. Bref, disent parents d'élèves et enseignants, elles dégagent des fumées si épaisses et des gaz si irritants pour les yeux et la gorge que, certains jours, les instituteurs sont obligés d'écourter les récré et de faire rentrer les enfants pour les protéger de la pollution. Protection pas totale d'ailleurs : «ça s'infiltré même quand les fenêtres sont fermées.» Des démarches ont été faites auprès de la SNCF et des pouvoirs publics, des pétitions signées. En vain. La SNCF affirme qu'elle a fait des analyses et que ces gaz sont inoffensifs. Une suggestion : si l'on program- mait (pour une fois) une dérogation à la carte scolaire et si on obligeait l'ingénieur responsable de ces machines à mettre ses enfants dans l'école Torcy ? Ça le ferait peut-être changer d'avis ?

## Une expérimentation de rythmes scolaires différents aura lieu dans une école du 18e

Le ministère de l'Education nationale envisage d'expérimenter dans quelques écoles une organisation différente des rythmes scolaires. Cela se ferait entre autres, apprend-on, dans une des écoles du 18e, mais on ne sait pas encore laquelle.

## Bientôt une «Maison de l'emploi» dans le 18e

La Mairie de Paris envisage de créer des «Maisons pour l'emploi» afin, nous dit-on, d'aider les chômeurs dans leur recherche de travail. Par accord entre Mme Catala, adjointe au maire de Paris Jean Tibéri, et Daniel Vaillant, maire du 18e, notre arrondissement a été retenu pour expérimenter cette initiative. Cette «Maison pour l'emploi» pourrait voir le jour au début de 1997. On n'en sait pas plus pour le moment.

a donc le droit de rire et de bavarder, même en langue d'origine.

«Passe-moi le jaune, donne-moi le bleu»...Le vocabulaire français rentre tout naturellement.

L'an dernier les femmes ont exposé leurs peintures : «C'est marrant, explique Christine, une des salariées du centre, les Maghrébines ont une toute autre façon de représenter leur maison que les Africaines de l'Ouest. Chez les Africaines, ce sont des intérieurs successifs, par exemple d'abord une salle de bains, puis une cuisine... Chez les Maghrébines, comme chez les Françaises d'ailleurs, on dessine plutôt la maison vue de l'extérieur.» Des différences étonnantes dans la conception figurale se remarquaient aussi pour les personnages («Les Africaines vont tout de suite vers l'abstrait.») Ces femmes, qui n'attachaient pas une valeur particulière à leur peinture, ont été très surprises de voir, lors de l'exposition, que leur travail était apprécié. Mais ce n'est pas pour cela qu'elles continuent de venir. Elles se retrouvent, d'après Catherine, «un peu comme sur la place du village»...

**Chantal Juan  
et Silke Rotzoll**

- ☐ «Accueil et Promotion», 28 rue Laghouat, tél. 42 59 26 89.
- ☐ «Accueil Goutte d'Or», 10 rue des Gardes. 42 51 87 75.



L'an dernier, pendant la fête de la Goutte d'Or, les femmes du cours d'alphabétisation d'Accueil Goutte d'Or avaient exposé leurs dessins et leurs tapisseries. La plupart de ces femmes n'avaient jamais tenu un pinceau ni un stylo auparavant.

son permis de conduire et ça fournit un thème de discussion !

Quelques rues plus loin, vendredi après-midi, au coin de la rue Polonceau et de la rue des Gardes, dans un local de l'association «Accueil Goutte d'Or» (financée par le Secours catholique), une dizaine de dames kabyles, turques, maliennes sont attablées en arc de cercle sous un néon, on entend le bruit des couteaux creusant du bois : elles font de la gravure sur bois. Sur les murs sont accro-

chés des gouaches, et dans un classeur sont rassemblées de très belles tapisseries.

On est ici dans un cours qui expérimente «les arts plastiques appliqués à l'alphabétisation». Catherine, artiste elle-même, a introduit cette technique à la Goutte d'Or. Sa soeur Nathalie y apporte la dimension de la calligraphie. «Un rapport sympathique à la langue française passe par une convivialité», disent-elles. Pendant l'exécution des gravures, on

## Une responsable d'Accueil Goutte d'Or parle de ses méthodes

Aïcha Smaïl, responsable de l'alphabétisation au Centre de l'association Accueil Goutte d'Or, a répondu à nos questions.

### -La demande des femmes immigrées pour apprendre à lire et à écrire augmente. Qu'est-ce qui les motive ?

**Aïcha :** -De nos jours, par la force des choses elles sont poussées à l'extérieur de chez elles. Il y a des démarches à faire, aller à la préfecture pour la carte de séjour, aller à la mairie, aller à l'école. Autrefois, c'étaient généralement les maris qui y allaient ; les femmes ne savaient pas parler français, elle n'en avaient pas envie non plus : le mari s'occupait de tout à l'extérieur, c'était aussi pour elles une façon de se protéger. Maintenant, de plus en plus souvent les femmes sont obligées elles aussi de faire des démarches, pour lesquelles elles n'ont pas été préparées. Elles ont compris que c'était vital pour elles et leurs familles de se former pour cela, et elles affluent, il y a plein, plein de demandes : «Je veux apprendre à lire, je veux apprendre pour mes enfants, pour pouvoir marcher toute seule...» Quand elles disent «marcher toute seule», c'est l'autonomie ! Pouvoir faire soi-même ses affaires sans être dépendante d'autres personnes, du mari, de la voisine, de la soeur ! C'est vrai aussi que les femmes demandent de plus en plus à travailler, pour des raisons économiques ; on les trouve encore surtout dans les métiers de nettoyage et de garde d'enfants, il y a pas mal d'assistantes maternelles qui sont passées par chez nous.

### -Quelles sont vos méthodes, comment travaillez-vous avec les femmes qui arrivent chez vous ?

**Aïcha :** - On leur fait passer un test. Evidemment, pour celle qui ne sait pas parler français du tout et qui ne sait pas lire, c'est vite fait... Ensuite, on constitue nos groupes en fonction de ce qu'elles savent. A partir de là, nous avons un programme de formation, avec des outils que nous utilisons. On parle aussi avec elles des problèmes qu'elles ont, on essaie au mieux de les aider. Notre objectif, c'est

l'autonomie des personnes, c'est d'arriver à les valoriser dans les domaines où elles sont les meilleures, pour essayer d'aller plus loin avec elles.

On part souvent de jeux de rôles, on travaille beaucoup avec des petites figurines, avec du visuel, du graphisme...

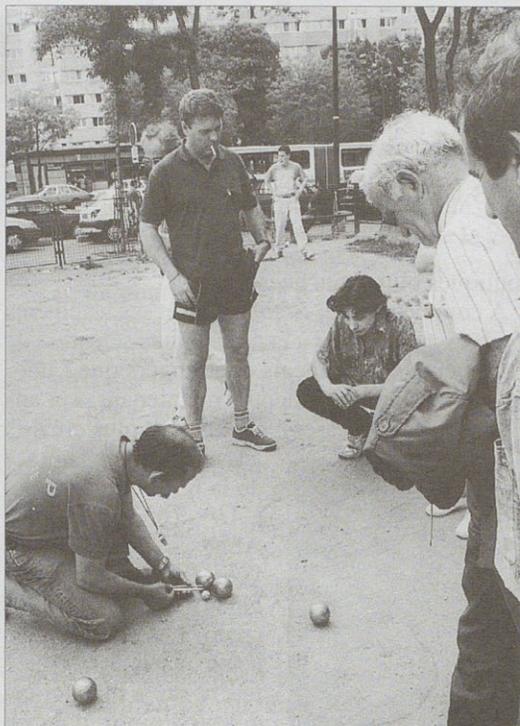
Les femmes avec lesquelles nous travaillons ne font pas partie des «illettrés» tel qu'on en rencontre dans la population française de souche : ici, c'est complètement différent ; il s'agit de femmes qui ne sont jamais allées à l'école, qui savent à peine ce que c'est. Pour saisir le stylo, elles font le même geste qu'elles ont appris à faire, à la campagne, avec le pilon à mil. Il ne suffit donc pas de leur enseigner l'alphabet, sans préparation : la spatialisation et tout ça, tout est à faire.

### -Quelle qualification demandez-vous à vos professeurs bénévoles et comment les formez-vous ?

**Aïcha :** - Si une bénévole veut travailler avec une population immigrée, étrangère, du Maghreb, d'Afrique, il y a un travail personnel à faire : d'abord s'informer, apprendre d'où viennent ces personnes, comment elles vivent, sinon il y a un tas de choses qu'on ne comprendra pas.

Lorsqu'une volontaire arrive ici pour aider à l'alphabétisation, on lui demande sa motivation. Normalement ce sont des personnes qui savent déjà de quoi il s'agit. En fonction des réponses que nous font ces personnes et de leur parcours, nous leur demandons d'abord d'observer : aller dans un cours, voir comment ça se passe. Ensuite on discute avec elles : quelles questions se posent-elles, quels besoins de formation ressentent-elles pour s'adresser à un public comme celui-là ? J'essaie alors de monter une formation avec des organismes compétents, si possible une sorte de formation à la carte...

Recueilli par Silke Rotzoll



Noël Monnier

Lors du tournoi du 8 juin, l'arbitre mesure un point particulièrement délicat.

## La mini-fête des associations de jeunes du boulevard Ney

«Monsieur, Monsieur...» Trois jeunes garçons m'appellent rue René Binet. «Monsieur, venez voir ce que nous faisons... Venez voir, il y a des bijoux que nous faisons nous-mêmes, une exposition de photos et de dessins... Il y a aussi quelqu'un pour informer sur le sida...» C'était, effectivement, le week-end du 8 juin, au centre Binet près de la Porte Montmartre, la journée des associations de jeunes du quartier. On peut s'y renseigner sur les questions de logement, d'orientation scolaire. Il y a là l'équipe du *Petit Ney*, le journal à 2 francs qui fait mensuellement le lien entre les habitants du quartier, et les enfants vendent, à petits prix, leurs œuvres pour pouvoir partir en vacances. Avouez que c'est une bonne initiative et que les jeunes du quartier de la Porte Montmartre ne restent pas les deux pieds dans le même sabot. Dommage que la Mairie de Paris, pour des raisons de sécurité, n'ait pas donné son autorisation pour que ce soit une véritable fête, dans la rue, ouverte à tous.

J.M. C.

# De 9 à 86 ans, les 261 pétanqueurs de la Porte Montmartre

Le temps est au beau fixe ce samedi 8 juin pour le tournoi de triplette mixte organisé par le Pétanque Club du 18e, au boulo-drome de l'avenue de la Porte Montmartre, un boulo-drome de bonne tenue, au sol pas trop régulier, juste de qu'il faut au joueur pour faire valoir son adresse et sa subtile utilisation du terrain.

De l'adresse, de l'observation, du sens tactique, il en faut pour jouer à la pétanque. Aujourd'hui c'est un tournoi de triplette mixte. 25 équipes sont engagées, appartenant à différents clubs de Paris et de la banlieue, surtout des Hauts-de-Seine et de Seine-Saint-Denis. Pour jouer en triplette mixte, il faut trois personnes, dont une dame. Les équipiers doivent appartenir au même club et, comme les femmes sont encore trop peu nombreuses dans un même club (il n'y en a que cinq au Pétanque Club du 18e), la dame peut appartenir à un club différent. C'est ce que nous explique monsieur Pasco, actuel président du club.

Créé en 1944, le club, fort de 261 licenciés, est par ses résultats le troisième de Paris, derrière le B13 du 13e arrondissement et le club des Buttes Chaumont. En effet, depuis longtemps déjà, une proportion importante de ses adhérents (17 actuel-



M. Pasco, président du Pétanque Club du 18e

licenciés en 1995 à 261 aujourd'hui. Tous les jours de l'année, 80 personnes environ jouent, soit sur le boulo-drome lui-même, soit sur les trottoirs de la rue René Binet, tout à côté. Il y a bien sûr beaucoup de retraités, de chômeurs, mais aussi beaucoup d'autres qui ont un emploi, une occupation et viennent se détendre, de façon bon enfant, après leur journée de travail.

Le club est très implanté localement, il a plongé ses racines depuis maintenant cinquante ans dans ce coin de Paris. Si quelques-uns de ses joueurs passent la limite du périphérique, venant de Clichy ou de Saint-Ouen tout proches, 90 % des licenciés sont du quartier. Le plus jeune a neuf ans, il habite dans un des immeubles voisins et ce n'est pas le moins adroit. Le doyen, monsieur Jean Berzano, a 86 ans, il joue depuis ses 17 ans, est Parisien depuis 1953 et licencié au club depuis quinze ans. Ainsi, les générations se mêlent, ainsi les communautés se mêlent, apprennent à se comprendre et à s'apprécier.

Ce samedi-là, les origines des joueurs et des spectateurs se lisaient dans les voix, dans les attitudes, dans les physionomies. Antillais, Nord-Africains, Espagnols, Portugais d'origine, Parisiens de toujours, français d'ici ou d'ailleurs, «de souche» ou naturalisés, tous jouaient ensemble, buvaient et mangeaient ensemble, commentaient, se moquaient gentiment, encourageaient ou discutaient ensemble, même si parfois le ton s'élevait un peu, une minute, le temps de s'accorder. Le «tu pointes ou tu tires» pouvait s'entendre dans différents accents. C'était pour quelques heures, certes, mais qui vous dit que du côté de la Porte Montmartre, ce n'est pas tous les jours comme ça ?

Jean-Marie Corvaisier.

## La pétanque, c'est physique

*A l'issue d'un tournoi moyen, nous dit M. Coste, l'arbitre départemental qui officiait lors du tournoi du 8 juin, les finalistes ont lancé mille boules de 700 g (le poids officiel est compris entre 650 et 800 g pour un diamètre de 72 à 80 mm). Donc, au cours d'une journée de tournoi, qui dure parfois jusqu'à dix heures, les finalistes ont «remué» 700 kilos d'acier, et ne parlons pas des kilomètres parcourus en grands et petits pas.*

lement) sont classés en «honneur», la catégorie la plus élevée en matière de pétanque, et c'est cette proportion qui détermine le classement du club. (Mais il est seulement au sixième rang pour le nombre d'adhérents.)

Monsieur Pasco est un retraité très actif qui contribue largement à l'animation des quartiers Ney et Porte Montmartre. Ces quartiers périphériques, quelque peu oubliés des Parisiens en général, de l'Hôtel de Ville et de la Préfecture, sauf quand il s'agit de monter en épingle tel ou tel aspect négatif, tel grave problème, sont aussi des quartiers habités, des quartiers vivants et, cela vous étonnera-t-il ? des quartiers où le sens de l'humanité ne fait pas défaut. C'est d'ailleurs à quoi s'attachent monsieur Pasco et les membres les plus actifs du club : en dehors de l'aspect sportif et ludique, il y a une action réelle vers les jeunes et les désœuvrés par force, tous ceux qui sont sans travail.

Le Pétanque Club du 18e est passé de 208

● Pétanque Club du 18e. Le local et le terrain du club se trouvent près de la bibliothèque de la Porte Montmartre. La cotisation annuelle pour la licence est de 140 F (110 F pour les plus de 60 ans, gratuite pour les moins de 16 ans). Les «visiteurs» affiliés à un autre club peuvent jouer au sein du club et utiliser le boulo-drome en acquittant une cotisation de membre honoraire d'un montant de 70 francs.

## Questions d'argent

*Lors d'un tournoi tel que la triplette mixte du 8 juin, où s'affrontaient 75 concurrents en 25 équipes, la mise individuelle, réglementée par la Fédération, est de 60 F. L'équipe gagnante a emporté, en fonction d'un calcul de répartition des parts au classement, une prime de 1010 F. La plupart du temps, la prime est utilisée pour faire une fête après la compétition. Du reste, il n'est pas rare que tous les joueurs ayant emporté une prime (en huitième, en quart, en demi-finale) fassent «pot commun» et se retrouvent à festoyer ensemble. La pétanque reste un sport convivial, simple et sympathique*

RESTAURANT



ZÉNOBIE

SPECIALITÉS DE DAMAS

1986 - 1996

Pour son 10<sup>e</sup> Anniversaire

le Restaurant ZÉNOBIE

vous offre l'apéritif  
sur présentation

de ce journal

vendredi et samedi soir  
Danse Orientale

234, rue Championnet 75018 Paris - Tél : 42 28 96 31

## La «grande école» du cinéma voudrait rester aux studios Francœur

Les ex-studios Pathé du 6 rue Francœur resteront-ils voués au cinéma ? Créés en 1923, ils ont vu tourner quelques-uns des plus grands films de l'histoire du cinéma français, du 14 juillet de René Clair et des Enfants du paradis de Marcel Carné à L'Amant de Jean-Jacques Annaud. Actuellement, la FEMIS (Institut de Formation pour les métiers de l'image et du son), la «grande école» du cinéma, y est installée, profitant des grands plateaux de tournage, des ateliers de décors, des laboratoires, des bureaux et salles de cours. Cette installation est provisoire : normalement, professeurs et élèves de la FEMIS doivent prochainement retourner au Palais de Tokyo (quai de Tokyo) où des travaux sont en cours. Mais voilà : ils semblent avoir pris goût à la rue Francœur et souhaitent y rester. Que deviendra, si la FEMIS s'en va, ce lieu historique ? Les bâtiments seraient sans doute démolis pour une opération immobilière. Le conseil d'arrondissement du 18e, lui aussi, préférerait que la FEMIS reste et a voté un vœu en ce sens.

## Le théâtre Espace Acteur ne veut pas mourir

Espace Acteur, le théâtre de la rue Sainte Isaure, est menacé de fermeture en raison de la diminution drastique et brutale de la subvention qu'il touchait de la Ville de Paris. Il n'est pas le seul à souffrir des réductions de crédits : plusieurs de ces petits théâtres de création, qui font à Paris le défrichage du théâtre d'aujourd'hui, sont en difficulté. Mais pour Espace Acteur, la situation est dramatique : il ferme ses portes le 1er juillet et n'est pas certain de pouvoir les rouvrir. Guy Shelley, le directeur, et son équipe ont organisé deux réunions de signature de pétitions, le 10 et le 19 juin, avec l'appui de Peter Brook, Jean-Claude Penchenat, Patrice Chéreau, metteurs en scène, Philippe Avron, Hanna Shygulla, comédiens, René de Obaldia, auteur, etc... Plusieurs milliers de signatures ont été portées à l'Hôtel de Ville le 24 juin.

## «Le XVIIIème citoyen» : peut mieux faire

Un des souhaits de la nouvelle équipe municipale du 18e, on le sait, c'était d'avoir «son» bulletin. Mais en matière budgétaire, la Mairie du 18e dépend presque totalement de l'Hôtel de Ville, et Jean Tibéri a refusé de débloquer des fonds pour ce «bulletin du 18e». Daniel Vaillant et son équipe ont donc dû faire appel à la publicité. Le n° 1 de leur XVIIIème citoyen est paru en juin. La qualité d'impression se ressent probablement de la maigreur du budget, et le sommaire est encore un peu en rodage. On attend le n° 2 avec intérêt (c'est trimestriel).

# Les Abbesses en pleine

Changement d'aspect, d'habitants, d'activité, ... les Abbesses n'en continuent pas moins à brasser selon les heures de la journée une population pour le moins éclectique...

Avec la petite place, son église à l'allure singulière, les cafés et les commerces, l'animation à toute heure de la journée, les Abbesses, c'est presque un village à flanc de coteau sur la Butte Montmartre ! Bien moins chic que le haut de la Butte, mais plus si populaire que



Thierry Nectoux

Au bar du Sancerre : le café à la mode où il faut être vu.

cela non plus... Ici, peu d'immeubles en pierres de taille, les façades sont biscornues, deux, trois, quatre étages... les hauteurs varient d'un numéro à l'autre. On est loin de la symétrie architecturale des beaux quartiers... Justement, c'est ce qui plaît en ce moment ! Et, comme d'autres anciens quartiers populaires de Paris, les Abbesses deviennent à la mode.

Ses habitants ? Un mélange : familles avec jeunes enfants séduites par les prix encore attractifs de l'immobilier, personnes installées ici depuis des années ou des générations, et aussi des jeunes travaillant dans la pub, la mode, le spectacle... Du coup (et contrairement à la rue Lepic), la rue des Abbesses, qui jusqu'à présent était une rue de commerces traditionnels et de petits artisans, change peu à peu de visage, laissant place à d'autres

boutiques plus branchées.

A commencer par Bonnie Cox et ses vêtements réservés aux «initiés à la mode», une sélection de jeunes créateurs français et étrangers que Ludovic réalise à la loupe depuis maintenant sept ans (38, rue des Abbesses). On ne peut plus créatifs aussi, Anana et Thomas de la boutique Têtes en l'Air (65, rue des Abbesses) qui conçoivent des chapeaux originaux sur mesure. Leur credo ? Les assortir à une tenue quand ils ne créent pas le sac à main coordonné. Pointu, mais ça marche depuis plus de deux ans ! Dans cette mouvance, les boutiques spécialisées dans le casual, dans les vêtements pour lolitas à petits prix ou les bijoux fantaisie baroques éclatent de part et d'autre.

Mais le plus branché, l'endroit où il faut être vu, c'est le Sancerre (25, rue des Abbesses). On y mange, on y boit entre collègues le midi et entre potes chébrans le soir. Catogan, piercing, tatouages, et mannequins propres sur eux, s'y côtoient jusqu'à tard dans la nuit. Mieux, en quatre ans d'existence à peine, l'endroit s'est taillé une réputation à l'étranger car il n'est pas rare que des touristes demandent non pas le chemin du Sacré-Coeur ou du Moulin Rouge, mais du Sancerre... Tout de même, une clocharde aux grosses joues rouges et petites nattes relevées sur la tête n'hésite pas à venir devant la terrasse pousser la chansonnette (à la Piaf s'il vous plaît !). Coté couleur locale, on ne saurait rêver mieux !

Branchées donc, les Abbesses, mais pas seulement. Quelques artisans (plombier, cordonnier-serrurier, tapissier...), certains commerces de



Thierry Nectoux

Sur le toit de l'église Saint-Jean-de-Montmartre, place des Abbesses : une vue que sans doute bien peu de gens connaissent.

# mutation

bouche, deux libraires-marchands de journaux, y ont toujours pignon sur rue.

Éclectique, cette rue ? Plus que cela, elle change carrément de visage selon les heures de la journée. Encombrée de camions de livraison au petit matin, parcourue de long en large par ses habitants, résonnant des cris d'enfants aux heures de sortie d'école, crépitant sous les flashes de touristes attendris dès les beaux jours, pour, la nuit venue, laisser place aux fêtards et aux zonards... Aussi vivante de jour que de nuit avec pas moins de dix-sept cafés et restaurants sur ses 418 mètres de long, il y a de quoi faire !

Côté brassage de population, la place des Abbesses est elle aussi plutôt bien lotie. Passage obligé pour les habitants avec sa bouche de métro Art Nouveau de Guimard qui vous descend à plus de 30 m sous terre, elle l'est aussi pour les touristes qui veulent rallier le Sacré-Coeur. Noircie dès le printemps par une foule cosmopolite, qu'attendent sagement des clochards regroupés sur un ou deux bancs, elle se transforme également en point de rencontre de jeunes désœuvrés, en aire de jeux pour les gamins, etc...

## Pour la petite histoire...

La place, c'est un peu l'âme du quartier, son lieu historique. Elle tire son nom de l'Abbaye des Dames de Montmartre, qui est sur la Butte depuis le XIIIe siècle : en 1686, les religieuses sont descendues de leur monastère, situé jusque là tout en haut de Montmartre, pour s'installer dans de nouveaux bâtiments érigés autour de la chapelle du Martyrium, à l'endroit où, selon la légende, Saint Denis venu évangéliser la Gaule et devenu le premier évêque de Paris, aurait été décapité. La place sur laquelle s'ouvrait cette abbaye prit donc le nom de place des Abbesses. Pour la petite histoire, c'est aussi dans ce Martyrium aujourd'hui détruit qu'Ignace de Loyola fonda l'ordre des Jésuites en 1534.

Plus près de nous, au XIXe siècle, avant que Montmartre soit annexé par Paris en 1860, c'est place des Abbesses (à l'emplacement où se trouve actuellement le square Jehan Rictus), que se tenait la mairie de Montmartre - qui devint après 1860 la première mairie du 18e arrondissement. C'est là, entre autres, que Verlaine se maria le 11 août 1870. Il ne reste rien de ce bâtiment, qui a été remplacé par la mairie actuelle, place Jules Joffrin, inaugurée en 1892.

Christelle Antoine

## L'église Saint-Jean-de-Montmartre : un exemple rare d'une technique architecturale oubliée

L'église Saint-Jean-de-Montmartre, sur la place des Abbesses, certains très vieux Montmartrois ont pu la voir construire (même s'ils étaient trop petits pour en avoir gardé le souvenir) : elle fut achevée en 1904. Face à l'augmentation de la population de Montmartre, et la vétusté de l'église Saint-Pierre au sommet de la Butte (qui fut fermée en 1897 à cause du danger

qu'elle constituait pour les fidèles), l'abbé Sobaux, curé de la paroisse, avait décidé d'en faire construire une autre. Mais douze ans séparèrent l'acquisition du terrain en 1892 et l'ouverture de l'église Saint-Jean. Douze années de débats épiques. Le curé dut faire face aux autorités politiques et à la Direction des Cultes qui ne voyaient pas ce projet d'un très bon œil. Passant outre les autorisa-

tions, l'abbé décide de la construire «comme un simple particulier». Le retour de bâton ne se fait pas attendre : procès, injonction de démolir se succèdent, jusqu'à l'intervention du premier ministre (on disait alors «président du conseil») Waldeck-Rousseau qui autorisa finalement son édification.

Du point de vue architectural, c'est une construction très originale.

Devant l'ériger sur un fort dénivelé, l'architecte Anatole de Baudot a utilisé le procédé très nouveau à l'époque de la «brique armée» (briques sur une armature de ciment armé). Ce procédé devait être ensuite rapidement remplacé par le béton armé. Du coup, cela fait de Saint-Jean-de-Montmartre une des rares constructions utilisant cette technique !



Thierry Nectoux

## La verrière du métro Abbesses : une œuvre marquante de Guimard

Les rails courent à près de 35 mètres sous la chaussée : la station Abbesses est la plus profonde du métro parisien. Pour accéder aux quais, ou pour en remonter, on peut bien sûr prendre l'ascenseur (qui parcourt 23,50 m de dénivellation, le reste devant être fait à pied). Si l'on veut garder la forme, on peut aussi choisir les escaliers, l'un réservé à la descente et l'autre à la montée : deux escaliers en hélice qui s'entrecroisent en sens inverses. Les peintres du «collectif des artistes montmartrois» en ont décoré les parois de haut en bas : 800 m<sup>2</sup> de murs et de plafonds, une tonne de peinture, quarante compositions picturales montrant, pêle-mêle, des vues de Montmartre dont une place des Abbesses quelque peu fantaisiste, des fleurs, des oiseaux et des animaux de toutes espèces, les signes du zodiaque entourant le Sacré-Coeur, un cirque, la fanfare des poulbots avec un superbe portrait d'Anatole le garde-champêtre, une forêt de bouleaux, des musiciens de jazz, etc...

Du trottoir au quai, on compte 180 marches.

La verrière qui couvre l'entrée est l'œuvre du grand architecte Hector Guimard, père en France du style «Art nouveau» (appelé aussi «modern style»). Entre 1899 et 1904, Guimard avait été chargé de dessiner les entrées du métro parisien, dont la construction commençait à ce moment-là. C'est lui qui créa les



Noël Monier

Un collectif d'artistes montmartrois a entièrement peint les parois des escaliers du métro

# Le 18e, tout un poème a été un succès

Organiser dans un arrondissement populaire trois jours de festival sur la poésie, tel était le défi des *Parvis poétiques* (cf *Le 18e du mois* n° 17 et 18). Pari réussi : des centaines de personnes ont assisté aux lectures publiques des dix-huit poètes invités à la mairie, à la Halle-St-Pierre et dans des librairies, des centaines de marcheurs ont participé aux quatre «bal(l)ades poétiques» qui ont convergé vers le parc de la Turlure, des centaines d'habitants ont su, ont dit que la poésie, ce n'est ni aride ni triste.

Il y a eu quelques moments de qualité. Ainsi, la fierté de cette petite fille racontant que les poèmes de son école, rue Tristan Tzara, étaient exposés dans le hall de la mairie. Ces poèmes d'enfants des écoles de la Goutte d'Or et d'ailleurs, calligraphiés, émouvants, dans les tableaux du peintre Souchi. Au centre thérapeutique Carpeaux, le poète Bernard Noël écoutant des gens blessés dans leur vie mentale, lire avec émotion, mais rigueur, des extraits de ses livres, préparés et commentés par les malades avec l'aide de l'équipe soignante, et lisant lui-même, avec quelle intensité, des extraits de son dernier ouvrage *La maladie de la chair*, ces mots qui renvoient à des expériences inouïes et parfois douloureuses.

Et puis la soirée latino-américaine à la Halle-St-Pierre, et puis partout, dans la rue, dans les petites salles, sur les vitres des bureaux de poste, au Studio 28, à la salle St-Bruno, des poésies affichées, des expositions, des animations théâtrales, musicales, la poésie multiple, lisible, audible, visible durant trois jours.



Thierry Nectoux

A la Halle-Saint-Pierre, signatures de livres

L'équipe des *Parvis poétiques*, qui a mené à bien ce projet, bénévolement pour l'essentiel mais avec l'aide financière de nombreux partenaires et l'appui de la mairie du 18e, va établir un bilan et envisager comment continuer : recommencer l'année prochaine ? Peut-être, avec un peu plus de moyens... Quoi qu'il en soit, maintenant que tant de gens ont pu s'emparer de la poésie et l'appivoiser, elle ne cessera pas de vivre ici...

Jean-Yves Sparfel

□ Association *Les Parvis poétiques*, 76 rue des Martyrs, 75018 Paris.



Christian Admin

Spectacle de chanson poétique pour les enfants à la mairie du 18e



Dan Aucante

La Bourse des livres des enfants



Thierry Nectoux

J.-Claude Charles, poète haïtien

**Ce journal ne peut vivre que grâce à ses lecteurs.  
Pour que le 18e du mois continue, abonnez-vous !**

- Je m'abonne au 18e du mois : un an (onze numéros) : 130 F
- Je m'abonne et j'adhère à l'association des «Amis du 18e du mois» : 230 F  
(130 F abonnement + 100 F cotisation)
- Je souscris un abonnement de soutien : 500 F  
(130 F + 370 F cotisation de soutien)

(Cochez la formule que vous avez choisie.)

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

18e

COUPS DE CŒUR

*Coups de cœur*, c'est le bon plan, la boutique sympa, le lieu à découvrir. Chaque mois, des membres de l'équipe du 18e du mois vous font partager leurs découvertes : ce mois-ci, **Jean-Marie Corvaisier**.

### Un hôtel Arts déco boulevard Ornano

C'est un hôtel «Arts déco» sur le boulevard Ornano. La façade est restée dans son état d'origine. Près de la porte d'entrée, un placard en carreaux de céramique informe : «*Titania Hôtel - Chauffage central, eau chaude et eau froide, salles de bains, ascenseur, téléphone*». Il y a 103 chambres à prix modique. La n° 75 fut occupée pendant deux ans par Antoine de Saint-Exupéry. Dans quelques chambres, il reste du mobilier d'époque, des armoires notamment. Dommage, les salles de bain des années 20 ont disparu et les peintures des couloirs ont besoin d'être rafraichies, mais la cage d'escalier avec l'ascenseur vaut le coup d'œil. Si j'étais le propriétaire, je referais au moins un étage complet dans le style d'origine, peintures, céramiques, sanitaires, mobilier, et même un bar au rez-de-chaussée. Les amateurs du style Arts déco sont nombreux.

■ Hôtel Titania, 70 bis bd Ornano. 46 06 43 22. (Métro Porte de Clignancourt)

### Un chapelier boulevard Barbès

Des chapeliers, il n'y en a plus beaucoup, même à Paris. Eh bien, Julias, boulevard Barbès, vend des chapeaux. Et il suit les saisons, Julias, et la mode. En hiver, toques, chapkas, bonnets fourrés ; au printemps, en été, casquettes, bobs, visières. Pour les dames, des cloches, des chapeaux ronds, des charlottes, des capelines, des bibis. Pour les messieurs, des casquettes, des feutres, des tyroliens, des panamas, des broussards. Pour les enfants, des bobs et des coiffures de grands, mais en petit. Et pour la pluie, des parapluies. Du choix, de la couleur et des prix 18e.

■ Julias, 59 bd Barbès. (Métro Château Rouge)

### Cadeaux, objets de partout

La boutique fait l'un des quatre coins entre la rue de Clignancourt et la rue Labat, on ne peut pas la manquer. Dans la vitrine s'affichent toutes sortes d'objets artisanaux, des bijoux fantaisie africains ou non, des bracelets de cauris, des poupées de chiffons ou de paille, des boîtes de pilules en carton, en nacre ou en alleez savoir, des chevaux à bascule très colorés, des cassolettes, des miroirs, des meubles amusants, des choses insolites, parfois chères, parfois pas chères. Des idées de cadeaux plein les mirettes.

■ Bocorary, 64 rue de Clignancourt. (Métro Château Rouge)

## Rue Durantin, l'amour des livres s'est mis en ménage avec l'humour

Le bonheur est au 29, rue Durantin. Les morsures du temps qui ont craquelé la peinture, et le volatile empaillé qui indique, en vitrine, que «*même les buses fréquentent la librairie*», donnent du caractère à l'exquise boutique de la Librairie Montmartroise. Plaquée sur la porte d'entrée, une affiche de *l'Avare* de Molière précise que le libraire y joua le rôle de La Merluiche à l'Opéra d'Alger en 1950.

Frêle silhouette calée dans un fauteuil, le libraire André Bugnard, aux cheveux blancs et aux yeux bleus malicieux cernés par de fines lunettes, est l'âme de cet espace destiné aux amoureux des livres anciens... et de l'humour.

Son art, c'est d'abord de trouver les ouvrages rares qu'il aligne sur les rayons de bois de ses bibliothèques. Il nourrit une passion pour les livres, spécialement les beaux exemplaires anciens. Il les choisit, les soigne, les caresse, avec tendresse. Mais il cultive aussi l'art de la dérision, comme un jardin d'agrément. Illustrant par une phrase bien sentie ou un objet étonnant (ne ratez pas l'énorme cochon rose qui «*ne bouffe que des incunables*» tout près du «*téléphone arabe*») les titres ou fragments de textes d'auteurs célèbres, il «griffe» d'un trait de plume un exemplaire de *l'Immortel* d'Alphonse Daudet : «*Si vous réalisez que votre vie est trop courte, il vous reste une possibilité : défaire les ourlets*».

### Dérision diurne et nocturne

Sur une étagère basse, une boîte de sardines mentionne que le livre *Rue de la Sardine* de John Steinbeck est «*un rare exemplaire d'un papier gras à l'huile d'olive et que nous garantissons sans arête*». Derrière une vitre, un petit guide relié sur l'Italie jouxte une affiche : «*Chaque fois qu'une Italienne nous fait des courbettes, nous avons l'impression qu'elle se met en italique*». Plus loin, un livre miniature coincé dans l'œil d'un masque de comédie en plâtre invite les curieux à jeter «*Bas les Masques*» parce que «*Les livres commencent à nous sortir par les yeux*».

Pratiquant «*comme une quasi religion*» la dérision - diurne et nocturne - par le biais de messages écrits à la plume, André Bugnard économise les mots de la conversation, qui s'élabore par petites touches, au fil du temps passé dans ce lieu intime comme un appartement douillet. Faisant allusion au livre de Michel Déon *Je me suis beaucoup promené*, il confie avec un sourire en biais qu'il est à la recherche d'une paire de semelles très usées qui enrichiront le précieux exemplaire ! Il propose un «*Départ pour le Voyage au bout de la suite*» accompagnant le *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Fer-

dinand Céline d'un morceau de tuyau de poêle.

Tandis que le vieux monsieur siffle doucement, bercé par la musique diffusée en sourdine dans ce petit local pavé de mosaïques grises en harmonie avec les gondoles de bois abritant de précieux ouvrages reliés, brochés (comme les *Contes* de Pouchkine, *le Japon impérial*, *la Princesse de Clèves...*), imprimés sur vélin (*Visages de Paris*), le chineur passe au petit salon empli de livres dédiacés. Sous le halo de lumière d'une petite lampe, un portrait de Michel Simon évoque l'amitié qui lia l'acteur à notre comédien-libraire, par l'inter-

médiaire de «Boudu», l'un ayant interprété *Boudu sauvé des eaux* pour le cinéma tandis que l'autre préparait le rôle pour le théâtre.

Parmi les centaines de romans, de biographies, d'ouvrages anciens sur Montmartre qui courent le long des murs, une photo couleur sépia montre un petit garçon en costume de jockey avec un cheval de bois. C'est une photo d'enfance d'André Bugnard, qu'il a ornée de la mention «*A cheval sur les principes*».

Anatole France, Marcel Aymé, Zola, Paul Valéry,

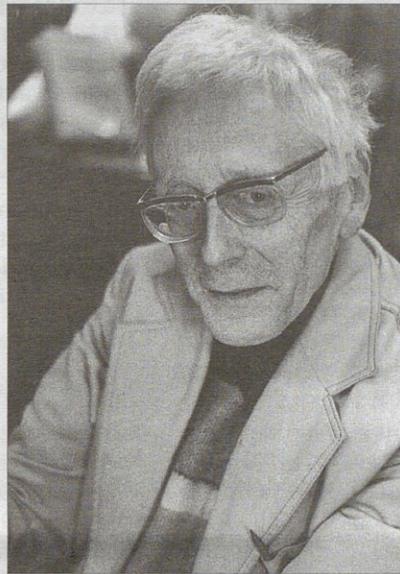
Jules Verne, Victor Hugo déclinent leurs titres soigneusement alignés sur le bois odorant, non loin d'un étonnant *Hollywood, la Mecque du cinéma* signé Blaise Cendrars. *Ubu Roi* (Jarry) côtoie un paquet de bouchons de liège portant la mention «*Voici les bouchons que nous avons poussés un peu trop loin*». Un «*Exemplaire en parfait état en dépit de quelques taches*» d'un ouvrage sur *l'Onanisme* (Dr Tissot) ne passe pas inaperçu.

André Bugnard laisse échapper dans un murmure qu'il «ne dort pas». Ce qui laisse beaucoup de temps à son imagination pour vagabonder sur les chemins de la dérision.

Il aime Carné, Claudel, Maigret (Simenon) et Julien Sorel (Stendhal). Il évoque Joséphine Baker, Georges Bernanos, Pierre Mac Orlan, Maria Callas, Pirandello, Sacha Guitry, Jacques Prévert, Henry Miller, dont il possède des autographes. Et le regretté cinéaste François Truffaut, grand amateur de livres anciens, qui lui rendit de nombreuses visites dans sa librairie, «*surtout le dimanche*»... Il apprécierait une visite de Raymond Devos, qu'il ne connaît pas mais dont l'humour lui plaît...

S'autoproclamant «*prix citron des libraires depuis 1957*» puisque «*personne ne m'a décerné quoi que ce soit, et qu'il vaut mieux se servir*», M. Bugnard projette de placer dans sa vitrine deux exemplaires de l'œuvre de Stendhal *Le Rouge et le Noir*, en souvenir d'une dame venue un jour lui demander un conseil pour faire un cadeau à un ami, et à qui il proposa l'ouvrage en deux volumes superbement reliés pour 1 500 francs : après quelques moments de réflexion, la cliente, gênée, demanda à acquérir «*le rouge ce mois-ci et le noir le mois suivant*»...

Jacqueline Gamblin



Françoise Marné

### Service d'Information sur la Rénovation

Immobilière et Hôtelière

Association loi 1901

99, rue du Mont Cenis, 75018 Paris. Tél. 42 23 57 23.  
Cotisation 1995-1996 : 100 francs.

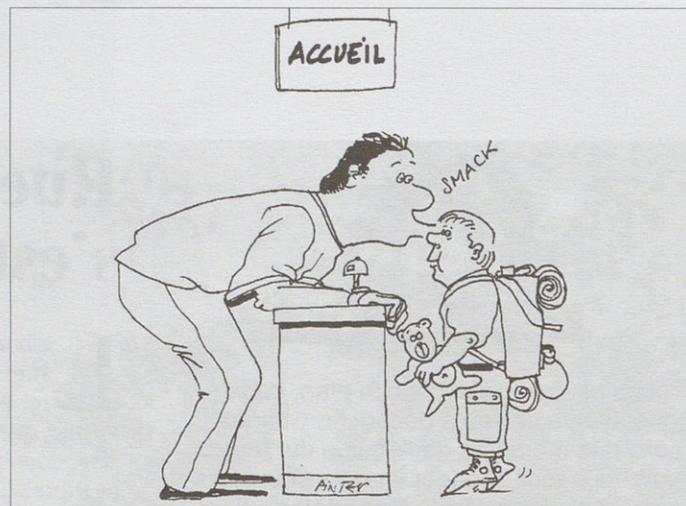
Pour toutes informations personnalisées pour vos travaux d'intérieur.

# Les Auberges de Jeunesse ont posé leur sac dans le 18e

C'est dans le 18e, rue Pajol, que se trouve le siège national de la Fédération unie des Auberges de jeunesse. Les AJ, qu'est-ce que c'est ? Un mouvement international consacré aux voyages et au tourisme populaire, avec des équipements qui se sont énormément modernisés, et des usagers qui maintenant vont bien au delà des moins de 25 ans.

Comment fonder une Auberge de Jeunesse ? Ce n'était pas compliqué : "Il faut une petite maison de campagne, ou bien un local abandonné dépendant d'un édifice communal, ou encore des communs de château désaffectés, voire un hangar transformé rapidement en dortoir. Dans ce local simple mais propre, il faut qu'on puisse établir deux pièces dortoirs, une pour les jeunes gens, une pour les jeunes filles, une pièce plus grande pour la préparation des repas, un lavabo avec douche si possible... et c'est tout." Ainsi expliquait le bulletin du Centre laïque des Auberges de jeunesse au début des années 1930.

En 1907 en Allemagne, la première Auberge de jeunesse est fondée par Richard Schirrmann, un instituteur, qui avait déjà l'idée d'aérer les jeunes défavorisés des cités ouvrières en leur faisant découvrir "le détail des choses de la nature" par des excursions pédestres. En France, la première Auberge s'implante en 1930 dans la propriété de Bierville appartenant à Marc Sangnier, fondateur de la Ligue française des Auberges de jeunesse (mouvement catholique). Vers la fin des années 1930, les deux associations, la Ligue française et le Centre laïque des AJ, comptaient plus de 200 auberges chacune. Au tout début, les Auberges étaient surtout fréquentées par les lycéens, étudiants et enseignants durant leur temps libre, mais dès les premiers congés payés de 1936, les jeunes travailleurs affluent dans les Auberges de Jeunesse tout en chantant "Allons au devant de la vie", encouragés par Léo Lagrange, sous-secrétaire d'État aux sports et aux loisirs du Front populaire, qui développe le réseau des Auberges de jeunesse, correspondant à la démarche politique et sociale de l'époque. Il déclarait alors : «Aux jeunes, il ne faut pas tracer un seul chemin, il faut



## FICHE PRATIQUE

- **FUAJ**, centre national, 27 rue Pajol, Paris 18e. Tél. 44 89 87 27. (Lundi-vendredi : 9 h 30 à 18 h 30. Samedi : 10 h à 17 h. Du 4 mai au 31 août : lundi à samedi 10 h - 18 h.) Adhésion annuelle : 70 F (moins de 26 ans) et 100 F (plus de 26 ans et carte familiale), valable dans les 6 000 auberges de la Fédération internationale. Elle inclut une assurance responsabilité civile.
- **Réductions** aux adhérents sur des vols charters, des billets de train, des cars Eurolines, des locations de voitures à l'étranger, dans des musées, des piscines, des commerces, etc...
- **Nuit en auberge** avec petit déjeuner (200 auberges en France) : de 40 F à 67 F.
- **Des séjours et stages sportifs et culturels** (enfants, adolescents, jeunes adultes jusqu'à 30 ans), des **chantiers de jeunes** internationaux (18-25 ans), des **rencontres internationales** (18-30 ans). Des **voyages à l'étranger**, séjours, circuits, expéditions (petits groupes) : à partir de 15 ans pour les pays européens et utilisant les A.J. (avec autorisation parentale), à partir de 18 ans pour tous les autres voyages... et jusqu'à 50 ans (au delà, une acceptation doit passer par la commission voyages).
- **Système de réservation IBN** : réservation immédiate de votre lit dans plus de 300 AJ dans le monde. Système de réservation France-Fax : réservation sous 24 h de votre lit dans plus de 890 AJ en France.

ouvrir toutes les routes». Les témoins et usagers des Auberges se souviennent que «c'était là l'occasion de rencontrer des gens très différents, de pouvoir exercer des activités de loisirs multiples dans un contexte d'ouverture sociale et d'internationalisme, puisque de nombreux métiers et nationalités se côtoyaient, et dans un principe de mixité très novateur».

Installé depuis une dizaine d'années au 27 rue Pajol, le siège national de la Fédération unie des Auberges de jeunesse (FUAJ)<sup>1</sup> abrite une quarantaine de permanents. Ceux-ci, outre les tâches de gestion de la fédération, accueillent, renseignent, réservent des nuits en Auberge, des voyages, des transports, des stages d'activités, pour les jeunes et pour les familles. Les usagers s'empressent au comptoir du hall d'accueil tapissé de moquette indigo et agrémenté d'un plafond style spaghettis en relief, d'un bleu-nuit profond. Au mur, des slogans bien encadrés : «Les A.J. c'est tout un monde», ou encore «Les AJ n'ont pas attendu les années 90 pour pratiquer l'écologie, la solidarité et l'Europe sans frontière». Sur des présentoirs sont empilés des tas de brochures et dépliants, sur les vitres une collection impressionnante d'auto-collants des prestataires et organismes dont la FUAJ est membre ou partenaire..

Malgré l'«image d'Epinal» qui colle encore à la peau des Auberges de jeunesse dans certains esprits, (grands dortoirs, eau froide dans le couloir et trou au fond du jardin), les utilisateurs, dont l'âge n'a plus du tout de limite (presque 40% ont plus de 26 ans), n'ont pu constater la modernisation considérable des équipements à partir des années 1980, le développement du réseau et la labellisation "hostelling International" : des catégories de confort permettent ainsi de mieux connaître à l'avance les prestations de chaque AJ.

1. La FUAJ a été créée en 1956 en rassemblant tous les courants des nombreux mouvements «ajistes» qui s'étaient développés à partir de 1938. Seule la Ligue quittera la Fédération en 1960.

Quant aux valeurs d'origine, elles n'ont pas pris une ride : «dans une collaboration internationale frayer la route à la compréhension mutuelle et à la réconciliation des peuples», comme le disait Richard Schirrmann à Paris le 17 mars 1934.

Christine Brethé

## A la Halle-St-Pierre (où l'Art Brut est prolongé), les enfants pourront créer des villes imaginaires

Les enfants peuvent rêver et imaginer en juillet à la Halle-Saint-Pierre : du 1er au 31, toutes les après-midi de semaine, de 15 à 16 h, des animatrices attendent les petits à partir de 5 ans pour des ateliers de création artistique. S'inspirant de l'exposition sur l'Art Brut (qui devait durer jusqu'à fin juin mais qui est prolongée d'un mois), il s'agit de créer des villes imaginaires en utilisant, tout comme ces «brutes d'artistes», des matériaux de récupération : boîtes de toutes formes pour figurer les maisons, avec des portes et des fenêtres aux ouvertures-mystères, mais aussi du papier opaque ou transparent et tout plein d'éléments végétaux, des écorces, des pelures, des feuilles, des fleurs séchées...Tous ces matériaux seront à la disposition des enfants mais s'ils veulent eux aussi en apporter, ils sont les bienvenus. Les ateliers (réserver le matin au 42 58 72 89, inscription 40 F) peuvent accueillir jusqu'à quinze enfants. S'ils sont plus nombreux, on dédouble.

31 juillet, dernier jour tant pour les ateliers que pour l'Art Brut. La Halle ferme au public pendant un mois. On démonte et on remonte...naïvement. Les collections permanentes du Musée d'art naïf Max Fourny reprennent leur place mais avec un nouveau montage : à l'étage, on va exposer une série de peintures fixées sous verre, allant du XVIIIe siècle à nos jours, appartenant au musée, tandis qu'au rez-de-chaussée, on pourra voir des œuvres provenant d'autres musées. Ça durera jusqu'en décembre.

# Salvador, Brassens, Brel, Béart, Gainsbourg, etc... : tous ceux qui ont débuté aux Trois Baudets...

Un jour du printemps 1947, un homme pas très grand, au visage juvénile, passant par hasard dans la rue Coustou (18e), près de la place Blanche, remarque la porte grande ouverte d'un ancien dancing, le *Cœur de Montmartre*, entre une chemiserie et le *Cabaret du Néan* (qui, malgré son nom surprenant, est à cette époque une banale boîte de nuit).

Cet homme est Jacques Canetti, un nom déjà connu dans ce qu'on n'appelle pas encore le «show-business». Il cherche une salle pour y ouvrir un théâtre de variétés. Le dancing a été fermé à la Libération, pour une raison que Canetti ne connaît pas. Sa propriétaire, «une dame rondelette, brune, souriante, à l'accent espagnol»<sup>1</sup>, est justement là, dans le hall éclairé d'une unique ampoule. Il l'aborde. L'accord se fait.

Le 15 décembre, s'ouvre au 2 rue Coustou le *Théâtre de Montmartre*, rebaptisé un peu plus tard *Théâtre des Trois Baudets*, avec sa salle de 250 places, sa scène minuscule, 5 mètres sur 3, et le piano dans une encoignure...

## Un jeune homme polyglotte

Jacques Canetti est né en 1909 en Roumanie, dans une famille juive sépharade. Sa langue maternelle est le judéo-espagnol, et il parle le roumain et le bulgare. En 1911 la famille émigre à Manchester, l'anglais devient la langue d'expression du petit Jacques (qu'on appelle aussi Nissim), qui apprend également le français. En 1913 voilà Jacques Canetti à Vienne avec sa mère et ses deux frères (son père est mort en 1912), en 1916 à Zürich, en 1922 à Vienne à nouveau. Son frère aîné, Elias Canetti, deviendra un très grand écrivain de langue allemande, prix Nobel de littérature en 1981. Son autre frère, Georges, sera chercheur à l'Institut Pasteur à Paris.

Jacques Canetti arrive à Paris autour de ses vingt ans pour suivre des études à H.E.C... Il est polyglotte, vif, passionné de musique. Il remarque un jour dans *Paris-soir* une petite annonce : «On cherche jeune homme aimant la musique et parlant parfaitement l'allemand. Se présenter aux disques Polydor, 6 rue Jenner.» Il s'y présente.

L'emploi consiste à préparer des fiches d'auteur, rédiger des étiquettes de disques. Mais Jacques Canetti profite de toutes les occasions pour se rendre dans les studios. Il propose à l'un des direc-

1. Jacques Canetti, *On cherche jeune homme aimant la musique*, éditions Calmann-Lévy, 1978.

## La démolition de l'immeuble du 2, rue Coustou est imminente

La démolition de l'immeuble du 2, rue Coustou va commencer sous peu. Le cabaret *Erotika*, qui occupe le rez-de-chaussée et qui, malgré son nom, n'est pas une boîte de strip-tease mais de rock, et généralement de bon rock, a été avisé qu'il devrait quitter les lieux fin juillet. Il espère obtenir un sursis, mais qui de toute façon serait provisoire.

La rue Coustou est une petite rue qui part du boulevard de Clichy en biais pour rejoindre la rue Lepic. L'immeuble du 2 est depuis longtemps à l'abandon. Certaines fenêtres sont murées ; d'autres, béantes, laissent voir le crépi des plafonds qui s'écaille par plaques entières ; les pigeons y ont élu domicile par dizaines. La façade, plutôt belle bien que dans un état épouvantable, sera conservée et restaurée, mais tout ce qui se trouve derrière sera reconstruit. Le nouvel immeuble devrait servir de dortoir et locaux de formation pour les jeunes appelés ou engagés qui choisissent de faire leur service national dans la police parisienne (ceux qu'on appelle les «casquettes vertes»).

Les locaux actuellement occupés par l'*Erotika* ont joué un rôle de premier plan dans l'histoire de la chanson française : c'est là que se trouvait le *Théâtre des Trois Baudets*, où débutèrent Jacques Brel, Georges Brassens, Guy Béart, Francis Lemarque, Henri Salvador, Serge Gainsbourg et des dizaines d'autres immenses vedettes.

teurs de la maison de faire enregistrer le quatuor Galimir, des jeunes musiciens qu'il a connus à Vienne. C'est ainsi qu'il commence sa longue carrière de producteur de disques.

Il a une passion : le jazz. Contre l'avis de beaucoup de spécialistes qui estiment que cette musique n'a pas d'avenir, il persuade la maison Polydor d'exploiter en France le catalogue américain

Brunswick. Il produit quatorze disques, où l'on trouve Armstrong, Ellington, Benny Carter, Coleman Hawkins... Il organise le premier concert en France d'Ellington, en 1933, et la première tournée d'Armstrong.

Un jour on lui demande de se rendre à l'hôtel Trianon à Versailles pour y rencontrer Marlène Dietrich, qui est courtisée par toutes les maisons de disques d'Europe. Le jeune homme attend huit heures dans le hall avant d'être reçu. Mais il réussit à la per-

suader de signer avec Polydor. Il lui choisit deux chansons en français, *Assez* et *Je m'ennuie*. Ce seront des succès mondiaux.

En 1935, Marcel Bleustein-Blanchet, qui vient de racheter Radio-Cité, lui propose la place de directeur des programmes. Réussite éclatante, Jacques Canetti devient célèbre. En 1938 il obtient la nationalité française. Mais voici la guerre, l'occupation, la chasse aux Juifs. Il se réfugie à

Alger. C'est là qu'il se trouve quand les armées alliées débarquent et que De Gaulle installe le premier gouvernement de la France libre. Il devient responsable des programmes de variétés sur Radio-Alger, rebaptisée Radio-France.

Une de ses émissions les plus populaires est celle où trois chansonniers, Pierre-Jean Vaillard, Charles Vélbel et Georges Bernardet ironisent sur l'actualité. Canetti organise avec eux une tournée en Afrique du Nord, Egypte, Syrie, Liban, puis en Suisse, sous le titre «les Trois Anes», et un peu plus tard «les Trois Baudets».

En 1945, il revient à Paris, reprend un poste de direction chez Polydor. Mais ces Trois Anes continuent à lui trotter dans la tête.

## Les chansonniers font un bide

Lorsqu'il ouvre son théâtre, fin 1947, l'idée de Canetti est d'en faire un théâtre de chansonniers. Les chansonniers sont alors à la mode ; ancêtres de nos modernes «*Guignols de l'info*», ils tournent l'actualité en dérision, mais en chansons. Le premier spectacle est donc organisé autour des trois «baudets» Vélbel, Bernardet et Pierre-Jean Vaillard. C'est un «bide». Même insuccès pour le deuxième spectacle, une revue animée par Jean Nohain, et le troisième, les chansonniers du *Grenier de Montmartre*.

Canetti s'inquiète. Il a investi dans l'aventure tout ce qu'il possédait, il a emprunté, il ne peut pas se permettre d'échouer. Pour le troisième spectacle, il change d'orientation, il privilégie la chanson. C'est un pari : l'affiche est composée de débutants. Il y a Henri Salvador, qui ne s'est fait connaître jusqu'à présent que comme guitariste de l'orchestre des *Collégiens* de Ray Ventura. Il y a Jacqueline François, à la belle voix grave, il y a un jeune chansonnier, Francis Blanche, et deux inconnus complets : Jean-Roger Caussimon et Francis Lemarque.

Cette fois, ça marche. Canetti, qui n'a pas abandonné ses fonctions chez Polydor, fait enregistrer à Jacqueline François son premier disque, aussitôt propulsé en tête des ventes. Même chose pour le premier disque de Salvador en 1949, où l'on trouve *Maladie d'amour* et *Clopin-clopant*. Mais



Jacques Canetti (à gauche) avec Brassens



**Jacques Canetti avec Félix Leclerc au Québec.**

celui qui préfigure le mieux ce qui sera «le style des Trois Baudets», c'est Francis Lemarque, qui inaugure la grande lignée des «auteurs-compositeurs-interprètes». Canetti a connu Francis Lemarque en 1940, alors que celui-ci, après un passage dans le groupe *Octobre* de Jacques Prévert, formait avec son frère un duo, *les Frères Marc*, et ne mangeait pas tous les jours à sa faim. En 1948, Francis a écrit quelques chansons, dont *A Paris*, pour lesquelles Canetti s'enthousiasme. Il a raison : elles deviendront des classiques, reprises par les plus grandes vedettes et notamment Yves Montand.

### Une guitare venue du Québec

En 1950, Jacques Canetti revient de Montréal accompagné d'un certain Félix Leclerc, poète, guitariste superbe, peut-être le seul chanteur québécois, à cette époque, qui ne se contente pas de reprendre les refrains à la mode à Paris - et qui pour cette raison est presque inconnu dans son pays. Canetti lui fait enregistrer douze titres (dont *Moi mes souliers* et *Le p'tit bonheur*) et le fait passer en vedette dans son théâtre. Lui aussi sera un modèle du «style Trois Baudets». Deux ans plus tard, quand il rentre à Montréal, après une carrière fulgurante, il est devenu un héros national.

Les débutants succèdent aux débutants : Robert Lamoureux en 1949, qui fait sa première apparition sur scène dans un spectacle de Pierre Dac, Jean Poiret, Mouloudji (déjà connu comme comédien mais qui n'avait jamais chanté en public), Darry Cowl, Fernand Raynaud, et les Quatre Barbus. Celui qui tient le piano, c'est Michel Legrand. Les Frères Jacques, Juliette Gréco, que St-Germain-des-Prés a rendus célèbres, y viennent à partir de 1953.

En 1955, Boris Vian y interprète ses chansons ; il ne fera pas une très grande carrière sur scène, mais restera l'ami et le principal collaborateur de Jacques Canetti aux disques Philips (qui ont racheté Polydor).

### «Pourquoi pas Rimski-Korsakoff ?»

En 1952, la chanteuse Patachou, qui a ouvert un cabaret sur la Butte, invite Jacques Canetti. Elle ne lui a pas dit pourquoi. C'est pour lui faire entendre quelqu'un qu'elle a découvert, et qui chante en s'accompagnant à la guitare des chansons intitulées *le Gorille*, *la Mauvaise réputation*, etc. «*Pour moi, ce fut un choc*», racontera Canetti. Un mois plus tard, ce chanteur est aux Trois Baudets, d'abord hors programme ; son nom apparaît à l'affiche le 19 septembre. Les critiques sont emballés. L'accueil du public est plus mitigé, certains trouvent que ce moustachu dit trop de gros mots. La direction des disques Philips n'est pas

d'accord pour le faire enregistrer. Mais Canetti est sûr de son fait ; il sort quand même le disque, sous la marque Polydor.

Tout de même, il y a quelque chose qui gêne Canetti : «*Votre nom est trop difficile à retenir, vous devriez en prendre un autre.*» - «*Ah oui, réplique le moustachu. Rimski-Korsakoff, ça vous irait ?*» Le disque sortira, bien sûr, sous son vrai nom : Georges Brassens.

En 1953, Canetti reçoit par la poste une enregistrement d'amateur, envoi d'un jeune Belge qui travaille dans la cartonnerie de son beau-frère mais rêve d'une carrière d'artiste. Il l'invite à venir le rencontrer à Paris. Ils ont rendez-vous le 20 juin. La veille, le jeune homme assiste, sans se faire connaître, au spectacle des Trois-Baudets : Mouloudji, Pierre-Jean Vaillard... Puis il rentre à son hôtel, rue de Dunkerque, d'où il écrit à sa femme Michèle, restée à Bruxelles, que le spectacle «était très bien».

Le 20 juin, l'audition ne se passe pas au mieux. «*Vous avez des chansons intéressantes*, dit Canetti, *mais vous ne comptez tout de même pas les interpréter avec votre physique ?*» Il faudra deux mois pour qu'il se décide à faire passer le jeune Belge aux Trois Baudets. Jacques Brel y deviendra une vedette, apparaissant six fois au programme en cinq ans. En 1958, il est en tête d'affiche, Catherine Sauvage chante en vedette américaine, et il y a aussi deux parfaits débutants : Raymond Devos et Guy Béart.

### Les amours de «l'abbé Brel»

Ainsi, dans les coulisses des Trois Baudets, se côtoient ceux qui font la chanson française des années 50. Brassens aime bien Brel, il l'encourage, mais parfois, le côté «jeunesse catholique» qui colle encore à la peau de Brel l'agace. Il l'a surnommé «l'abbé Brel». Jacques déteste ça.

Et puis Jacques a une histoire d'amour avec Catherine Sauvage. Pour lui, c'est la folle passion,



**Jacques Brel lors de son premier passage aux Trois Baudets en 1953.**

ça le rend possessif, jaloux. Quand ils partent en tournée ensemble, il lui fait des scènes. Catherine Sauvage n'aime pas du tout ça. En plus, il a mauvaise conscience car il est toujours marié avec Michèle, il le restera jusqu'à sa mort.

Voilà qu'arrivent aux Trois Baudets trois jeunes femmes, Suzanne Gabriello (dite «Zizou»), Françoise Dorin et Pierrette Souplex, toutes trois filles de chansonniers montmartrois célèbres, et qui pas-

sent sous le nom *les Filles à papa..* Brel s'enflamme à nouveau, pour Suzanne Gabriello. Amour torride, qui va durer cinq ans. Brel prend un studio cité Lemerrier, à côté de la place Clichy, pour être plus près de Zizou, qui habite chez sa maman avenue Junot. Bientôt Zizou se fait offrir par son père un appartement rue Versigny, tout près de la mairie du 18e. Jacques y passe ses nuits. Mais là aussi, c'est quelquefois orageux. «*Les prêtres ouvriers, ras-la-frange*, dit Suzanne à Jacques, *tu devrais chanter des chansons d'amour.*»<sup>2</sup> Il écrit pour elle : *Ne me quitte pas*. Mais elle le quittera.

Guy Béart a rencontré Brassens lors d'un concert à Nice. Il avait 25 ans, se préparait à entrer comme ingénieur chez Sainrapt et Brice (travaux publics). Il a abordé Brassens à sa sortie de scène, pour lui faire écouter une chanson qu'il avait écrite. La chanson, c'était *le Quidam*. Brassens a aimé, il a donné son adresse à Béart.

Un mois plus tard, Béart débarque à Paris chez Brassens. Mais il lui faudra encore plusieurs mois, avec seulement par ci par là un engagement de quelques jours dans un café ou un autre, avant de pouvoir rencontrer Canetti et de faire ses vrais débuts, aux Trois Baudets. «*La salle était bourrée à craquer, j'avais très peur. Canetti rédigea rapidement quelques mots pour l'annonce de la présentatrice, expliquant l'intrusion d'un inconnu qui se produisait pour la première fois, et peut-être la dernière, aux Trois Baudets.*»<sup>3</sup> Les chansons de Béart, c'est vrai, ne ressemblaient à rien de ce qu'on avait l'habitude d'entendre. Ce soir-là, le public était bon. Il lui fit un triomphe.

Ce soir-là, Guy Béart rencontra Brel dans les coulisses. Pour lui témoigner à quel point il l'admirait, il lui dit : «*Vous êtes un Piaf en pantalon.*» Ça déplut fortement à Brel, mais c'est seulement plusieurs années plus tard que celui-ci le dit à Béart. Car les jours suivants avaient été beaucoup plus difficiles pour le nouveau venu : le public n'était plus aussi doué, Béart sortait souvent de scène découragé, et Brel, qui avait connu ça lui aussi, ne voulait pas en rajouter. Aux Trois Baudets, on s'aimait bien. Malgré tout.

### 1967 : la mise en vente

En 1958, on découvre encore aux Trois Baudets le prof de gym Ricet-Barrier, qui chante *La servante du château*, et puis le très jeune Serge Gainsbourg, qui aura la chance de voir ses chansons prises aussitôt par Juliette Gréco. Gainsbourg, qui se considérait à cette époque surtout comme un auteur-compositeur, attendra près de vingt ans avant de remonter sur une scène.

Mais Canetti est un peu las. En 1961 il passe la direction du théâtre à son ami Jean Méjean. Le succès des Trois Baudets s'essouffle. En 1964, Canetti y revient, pour trois ans. Il met à l'affiche Bobby Lapointe, Brigitte Fontaine, Maurice Fanon, Anne Sylvestre, transfuges du quartier Mouffetard. Félix Leclerc y vient à nouveau pour quelques semaines en 1964. Mais financièrement, ça ne va plus : une époque de la chanson s'achève, le public a envie d'autre chose. En 1967, les Trois Baudets sont mis en vente. C'est une boîte de strip-tease de médiocre niveau, le *Topless*, qui remplacera le théâtre de Jacques Canetti, puis ce sera *l'Erotika*. Et demain ?

Noël Monier

2. Olivier Todd, *Jacques Brel, une vie*, éditions Robert Laffont.

3. Guy Béart, *L'espérance folle*, éditions Robert Laffont.

## demandez le programme

### Quartiers d'été : des musiques du monde au square Léon et aux Arènes de Montmartre

«Quartiers d'été», c'est un festival organisé par la mairie de Paris et le ministère de la Culture, avec des concerts-promenades, de la danse, des orchestres du monde entier, des marionnettes, du jazz. Dans le 18e, on pourra applaudir :

- **Habana Sax**, quatuor cubain de saxophones et percussions, le **14 juillet** au square Léon et le **15** aux Arènes de Montmartre,
- T.C. Sundaramurthy, groupe de musiciens et danseurs d'Inde du Sud, le **21 juillet** au square Léon,
- La fanfare moldave de **Zece Prajini** (Roumanie), fanfare tzigane, le **22 juillet** aux Arènes de Montmartre,
- **Granmoun Lélé**, chanteur et danseur de la Réunion, sur scène avec sa femme et ses huit enfants, le **28 juillet** au square Léon,
- **Orient Express Moving Shnorers**, fanfare klezmer alliant la musique instrumentale d'Europe de l'Est au jazz new-yorkais, le **29 juillet** aux Arènes de Montmartre.

Tous ces concerts ont lieu à 19 h et sont gratuits.

Programme des autres manifestations dans l'ensemble de Paris : 44 83 64 40, brochures détaillées dans les FNAC.

### 7 juillet : le Renegades Steelband Orchestra à la Goutte d'Or

Le dernier jour de la fête de la Goutte d'Or est consacré, chaque année, à un concert vedette où souvent les percussions tiennent une grande place. Cette année, c'est le Renegades Steelband Orchestra qui se produira le dernier soir sur le podium dressé comme d'habitude rue Polonceau (concert à 19 h, gratuit). Originaire de l'île antillaise de Trinidad, cet orchestre interprète, dans une symphonie de bidons, des calyptos «dévastateurs» et un répertoire allant de Tchaïkowski à Bob Marley.

### Un opéra de poche de Cocteau pour inaugurer le Théâtre des Abbesses

C'est le 18 novembre que le Théâtre des Abbesses inaugurera ses programmes, avec un des «opéras de poche» de Jean Cocteau, *L'épouse injustement oubliée*, qui tiendra l'affiche jusqu'au 7 décembre. En décembre, on devrait y applaudir l'Opéra de Pékin. Par la suite, le théâtre (quatre productions prévues) y alternera avec la danse (quatre programmes, dont un consacré aux divers styles de danse en Inde fin mai 97) et la chanson (avec notamment Giovanna Marini et Mauro Gioia, tous deux interprètes de la chanson populaire italienne, et Lambert Wilson).

Le Théâtre des Abbesses, 420 places, est la deuxième salle du Théâtre de la Ville (voir notre n° 19).

### Le monde du Capricorne à la galerie «Ile de la Réunion» rue de la Chapelle

C'est un lieu à découvrir : 80, rue de la Chapelle, se trouve l'espace-galerie «Ile de la Réunion», un espace culturel animé par l'ARCC (Association réunionnaise communication culture) et financé par le conseil général de la Réunion. Un lieu ouvert au public. Des expositions s'y tiennent très souvent, quelquefois des rencontres et conférences. Du 1er au 26 juillet, on peut y voir une exposition intitulée *Voyage dans le monde du Capricorne* : l'histoire des Comores, de Madagascar, de l'île Maurice, de la Réunion et des Seychelles à travers quarante reproductions artistiques.

□ Ouvert du mardi au vendredi de 14 h à 18 h. 80, rue de la Chapelle (métro Porte de la Chapelle). 42 05 15 05.

## 18e COUPS DE FOURCHETTE

### Le nez dans le Ruisseau



Daniel Maunoury

C'était il y a quelques semaines, une fête pour le premier anniversaire du «Clair Ruisseau»

caractère publicitaire, nous ne touchons pas un centime pour les notices qui y figurent. Ce mois-ci, **André Desvignes** et **Jean-Yves Sparfel** ont testé les restaurants de la rue du Ruisseau.

Où irons-nous dîner ce soir ?  
Où déjeunerons-nous ?

Dans ces *Coups de fourchette*, nous vous proposons chaque mois une sélection de restaurants, chaque fois pour un quartier différent. Nous ne prétendons pas être exhaustifs : nous parlons de ce que nous connaissons. Si nos lecteurs ont d'autres bonnes tables à nous signaler, nous irons voir. Nous nous efforcerons de proposer une diversité de cuisines et de prix.

Cette rubrique n'a aucun caractère publicitaire, nous ne touchons pas un centime pour les notices qui y figurent.

#### Le Clair Ruisseau : un goût de Cameroun

Pour ceux que la cuisine africaine aurait pu décevoir, ou pour ceux qui veulent la découvrir, *Le Clair Ruisseau* propose des plats camerounais soignés et copieux. Le Cameroun résume à lui seul toutes les saveurs géographiques de l'Afrique : jungle équatoriale au sud, savanes désertiques au nord, chaîne volcanique du mont Cameroun, réserves de grands mammifères... Née de l'ethnie Boulou, dans un village au sud de Yaoundé la capitale, Sophie a appris la cuisine auprès de sa mère... et à l'école de cuisine de Dijon. Elle a économisé pour s'offrir un rêve : c'est *Le Clair Ruisseau*, qu'elle tient seule dans la rue du même nom. Goûtez ses poissons de mers chaudes : rascasse, dorade ou *capitaine* sénégalais sont braisés sur pierre, assaisonnés d'un mélange de citron vert et de *janson*, une amande locale, relevés de piment frais et d'un assortiment de légumes : banane plantain frite, riz et bâtons de manioc (utilisés comme pain). Le *n'dolé*, une sorte d'épinard très savoureuse, accompagne crevettes sautées, poulet braisé ou queue de bœuf (seule partie goûteuse du bœuf français selon Sophie...).

A.D.

□ Repas et boisson 100 F maxi. Prévoir du temps ou prévenir pour le poisson. *Le Clair Ruisseau*, 72 rue du Ruisseau, 42 54 05 40.

#### Chez Tonton Cristobal : nouveaux patrons

Claire et François ont repris il y a trois mois ce lieu, au coin des rues des Cloys et du Ruisseau, tenu auparavant par un patron corse avec des spécialités de fondues. On y trouve aujourd'hui un menu à 60 F à midi, très bon et équilibré entre trois entrées, trois plats, trois desserts (avec formules intermédiaires à 40 et 50 F). J'y ai goûté un excellent faux filet au roquefort avec frites croustillantes. Le soir, après la très douce terrine de foie de volailles maison au cognac avec coulis de tomates (30 F), vous vous délecterez du suprême de volaille aux noix avec un ragoût de fonds d'artichauts (55 F), ou d'un carré d'agneau en croûte d'herbes et un gratin de courgettes (78 F). En dessert, pourquoi pas l'aumônière de pommes au calvados ou le gratin de pamplemousses ?

J.Y. S.

□ *Chez Tonton Cristobal*, 22 rue du Ruisseau, 42 23 56 18. Fermé dimanche et lundi.

#### Thaï Borarn : la diversité de la cuisine thaï

Devanture de bois, discrètement installé là depuis onze ans, ce restaurant dépayse. Dans la salle lambrissée, avec des sièges de moleskine, la patronne et sa fille vous servent une étonnante diversité de spécialités de Thaïlande. Les entrées tournent autour de 30 F, les plats entre 39 et 87 F (le plus cher : variété de fruits de mer sautés à la sauce pimentée !) Dans une carte assez riche en goûts et en épices (on vous avertit quand «ça pique»), j'ai retenu la salade de bulots à la citronnelle (38 F), la daurade à la vapeur avec prunes thaï, les crevettes et les coquilles Saint Jacques aux asperges fraîches (60 et 75 F). Modestes, prenez un poulet au curry, au basilic, avec du riz parfumé (39 F + 8 F). Plus riches, tentez le bœuf séché, des plats à la sauce cacahuète, la caille grillée piquante ou le canard au bambou séché.

J.Y. S.

□ *Thaï Borarn*, 36 rue du Ruisseau, 42 64 53 14. Ouvert midi et soir, fermé le dimanche.

## ÇA S'EST PASSÉ DANS LE 18<sup>e</sup>

### Fête du Village Guy Môquet : 12 juin, le carnaval des enfants



Christian Adnin

### 9 juin : 5 000 VTT dans Paris



Noël Monier

Le succès a dépassé les prévisions : 5 000 Parisiens et banlieusards ont participé à la course en VTT à travers Paris le 9 juin, 30 kilomètres du Champ-de-Mars à l'Etoile en passant par Montmartre et le bois de Vincennes. La bonne humeur était de la partie, bien que les relations avec les automobilistes (dont beaucoup n'entendaient pas laisser la rue aux vélos) aient été parfois tendues. Photo ci-dessus : boulevard Barbès après l'ascension de la Butte Montmartre.

### 21 juin : fête de la Musique



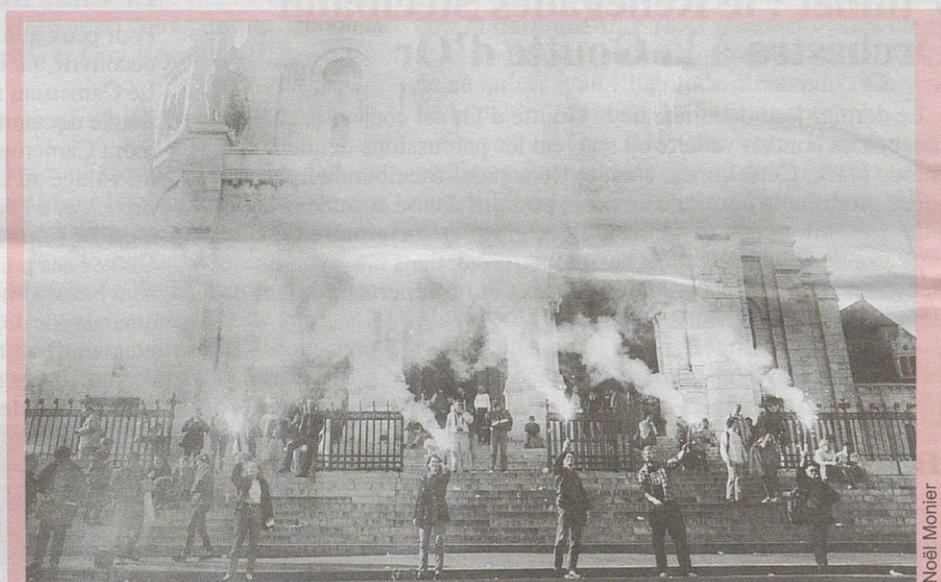
Christian Adnin

Beaucoup de petits orchestres dans les rues cette année au soir du 21 juin. Le temps était favorable à la fête. Ici, le groupe des Sick Boys au café *le Vrai Paris* rue des Abbesses.



Dan Aucante

### 16 juin, première édition de la fête de la Chapelle. (L'année prochaine, on remet ça !)



Noël Monier

### 15 juin: anniversaire de la Commune

Il y a 125 ans, entre le 21 et le 28 mai 1871, l'insurrection de la Commune de Paris était écrasée dans le sang par les troupes du gouvernement de Versailles. Les 30.000 morts de la «Semaine sanglante» ne sont pas disparus de la mémoire parisienne, et pour les rappeler, le 28 mai 1996 un «Collectif Citoyen Communard» de Montmartre a symboliquement «effacé le Sacré-Cœur» derrière la fumée - rouge - de torches fumigènes (photo ci-dessus).

La municipalité du 18<sup>e</sup> avait préféré, elle, célébrer cet anniversaire un peu plus tard. C'était d'abord une passionnante exposition en mairie. Puis, le 13 juin, une conférence de l'historien William Serman, auteur d'un livre très documenté sur la Commune ; il insista surtout sur la dimension républicaine de la Commune, sur la volonté des communards de défendre l'idée républicaine face à l'Assemblée royaliste, au détriment peut-être de sa dimension sociale ; cela le conduisit, entre autres, à citer Jules Ferry parmi les héritiers de la Commune, position paradoxale quand on sait que Ferry fut en 1871 un des ennemis les plus acharnés des communards, un versaillais s'il en fut...

Le 15 juin, une visite-procession permit de découvrir les lieux historiques de la Commune à Montmartre, derrière le drapeau - rouge - des Amis de la Commune. Suivit un «pot communard» sur la place des Abbesses, avec vin - rouge - et distribution d'œilletons, et avec un spectacle. On put notamment entendre des chants communards («Tout ça n'empêche pas, Nicolas...», etc.) par une chorale, dans un style inhabituel, peut-être pas vraiment révolutionnaire...

Le 14 juin, l'association «les Rambleurs» avait organisé rue Puget un bal populaire qui eut beaucoup de succès.